SOCIETE
AUGUSTIN
BARRUEL

CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES
SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT
DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

Courrier : 62 Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE n° 11

Les sept premiers numéros sont épuisés : à défaut de pouvoir les rééditer, nous publierons leurs principaux articles une seconde fois dans les numéros suivants, à partir du N°6.

Il est difficile de ne pas voir dans le Ralliement à la République opéré à la fin du 19e siècle l'événement le plus dramatique de la vie de l'Eglise dans les temps modernes, et peut-être de tous les temps, puisqu'il marque le moment où la Révolution, sans cesser d'être rejetée en théorie, acquiert en fait droit de cité parmi les chrétiens.

Sous quels fallacieux prétextes et par quelles subtiles manoeuvres un tel résultat a-t-il été obtenu, tel sera l'objet de ce premier article sur le Ralliement. Une seconde étude, à paraître dans le Bulletin n° 12, examinera la vraie nature de l'opération et quels furent ses fruits néfastes à court terme ; à long terme, bien sûr, personne n'ignore ce qu'il est advenu...

Titres des principaux chapitres :

Les premières lois laïques. La pensée de Léon XIII à son avènement. L'action de la Nonciature. Les décrets sur les Congrégations. La loi scolaire. Le rapport de Mgr Ferrata. Le toast d'Alger. La déclaration des cardinaux. Ce que disent les documents pontificaux. Comparaison entre les Encycliques et le Toast du Cardinal Lavigerie. Les reproches adressés aux catholiques.

L'Encyclique adressée par Léon XIII aux Français "Au milieu des sollicitudes", que l'on appelle l'encyclique sur le Ralliement quoique le mot n'est jamais été prononcé par le Pape, date du 16 février 1892.

Avant de l'examiner il convient de dire quelques mots de la situation respective des autorités politiques françaises d'un côté, et de la papauté, du clergé de France et des catholiques français de l'autre, pendant les années qui l'ont précédé. Cette période qui constitue ce que l'on peut appeler les préliminaires du Ralliement est d'une importance capitale pour comprendre le Ralliement lui-même.

Les élections de 1876 avaient amené à la Chambre des Députés une majorité d'anticléricaux sectaires où dominent notamment Paul BERT, Jules FERRY, GAMBETTA. Le parti au pouvoir avait pour seul programme la guerre à l'Eglise, et il s'attacha à cette unique besogne avec persévérance et obstination ; à partir du départ de MAC-MAHON la liste des mesures antireligieuses est impressionnante.

- 1880 = dissolution par J. FERRY de 265 congrégations d'hommes chassés de leur couvent par la force armée.
- 1880 = abrogation de la loi de 1814 sur l'interdiction du travail le dimanche et les jours de fête. Egalement interdiction aux Magistrats d'assister en corps aux processions de la Fête-Dieu.
- 1881 = suppression de l'enseignement religieux dans les écoles maternelles ; et sécularisation des cimetières.
- 1882 = 28 mars : loi interdisant l'enseignement religieux dans les écoles publiques : les crucifix sont enlevés des écoles.
- 1882 = 20 juin : la Chambre vote la suppression des crucifix dans l'enceinte des tribunaux et celle du nom de Dieu dans la formule des jugements.
- 1883 = 23 juin : un décret supprime les aumoniers dans les hôpitaux.
- 1884 = loi sur le divorce, et suppression de l'article de la Constitution relatif aux prières publiques. La loi municipale du 5 avril 1884 enlève aux curés pour la donner aux maires la police des sanctuaires.

° 1884 = retrait aux membres de certaines congrégations du droit d'enseigner dans les écoles publiques.

° 1885 = pour y inhumer V. HUGO le Ministère BRISSON désaffecte l'Eglise Ste Geneviève qui devient le PANTHEON.

° 1886 = exclusion totale des congréganistes de l'enseignement Public.

Cette énumération peut paraître fastidieuse, elle est pourtant nécessaire pour refuter ceux qui prétendent que c'est le refus du Ralliement en 1892 qui aurait entrainé les persécutions. Nous n'exagérons rien, et on peut lire dans un livre paru avec l'Imprimature en 1970 : "Léon XII conseille aux Français le Ralliement à la République. Ces derniers ne suivent pas les conseils du Pape, trop attachés qu'ils sont à la Monarchie. Les républicains devinrent alors persécuteurs à la fin du siècle." Or cela est totalement faux : les républicains sont devenus persécuteurs douze ans avant le Ralliement.

Cette énumération était nécessaire également pour montrer qu'au moment de l'avènement de Léon XIII aucun acte important de législation antireligieuse n'était encore posée : une des raisons invoquées plus tard pour justifier le Ralliement, à savoir l'impuissance des catholiques à opposer une résistance efficace aux lois antichrétiennes n'existait pas, et pourtant nous allons voir que Léon XIII était décidé au Ralliement dès son avènement en 1878.

LA PENSEE DE LEON XIII A SON AVENEMENT

Léon XIII était souverain pontife depuis le 20 février 1878. L'Abbé BARBIER dira dans son Histoire du Catholicisme libéral en France (tome 2, P. 268) que "la politique du Ralliement était dans ses vues dès le début de son pontificat". Le même abbé BARBIER avait déjà expliqué (P. 106) "que la forme républicaine du gouvernement ne répugnait pas à Léon XIII, qu'elle lui inspirait plutôt de la sympathie."

Dès le début le Pape eut le désir de réconcilier l'Eglise avec les Etats, "l'idée que le nouveau pape avait largement muri à Pérouse, écrit le Père LECANUET, fut celle qui anima le Pontificat de Clément XIV : rendre l'Eglise sympathique aux divers gouvernements". A cette politique conciliante il s'attacha avec persévérance.

Ses mobiles sont exposés d'une manière curieuse mais assez vraisemblable par l'écrivain Louis TESTE dans son livre "Léon XIII et le Vatican" p. 239 et suivantes, paru en 1880 : "L'Eglise n'a pas toujours eu à se louer des rois et des empereurs. Ses plus grands maux lui sont même venus des têtes couronnées, irritées du frein qu'elle apporte à leurs caprices, jalouses de l'ombre dont elle tempère leur puissance... Henri V ou NAPOLEON seraient des personnages très considérables même vis à vis du Pape... Le Vatican envisage sans effroi le jour où il n'y aurait plus de rois, plus d'empereurs. Et il se dit qu'après des secousses plus ou moins terribles, il pourrait bien devenir le centre où la société républicaine se rattacherait à la société monarchique, où le présent se grefferait sur le passé. Il y a au Vatican un parti hostile au Comte de CHAMBORD. Rome n'aime pas le gallicanisme, sur ce point on y est unanime. Or un prince aussi catholique en religion que français en politique redeviendrait cet "évèque du dehors" dont l'influence et le prestige ont toujours été redoutés. Le gallicanisme, impossible avec la république, difficile avec l'Empire, renaîtrait de ses cendres. Rien que ce "Monsieur l'Evêque" dont peut seul se servir honnêtement M. Le Comte de CHAMBORD en parlant à un membre de l'épiscopat, jette à ROME la susceptibilité et la froideur. Il n'y a qu'en France où l'on s'imagine qu'il serait clérical, c'est-à-dire, autant qu'on peut comprendre cet étrange vocable, qu'il souffrirait l'intervention de l'Eglise dans l'Etat. Léon XIII n'en croit certainement pas un mot. De sorte que si la religion obtenait seulement la liberté sous le régime actuel, le Vatican ne désirerait pas autre chose".

L'intérêt de ce texte vient de ce qu'il date du début du règne de Léon XIII, il a été écrit douze ans avant l'encyclique sur le Ralliement.

Ce serait surtout par crainte du gallicanisme que le Pape ne désirait pas un rétablissement de la monarchie. Cette crainte n'était pas fondée, et une République Radicale pouvait entrainer contre l'Eglise et la religion des persécutions bien plus terribles qu'une Royauté plus ou moins gallicane.

Il faut dire aussi pour expliquer la position de Léon XIII qu'il avait gardé de sa jeunesse le souvenir de la Révolution de 1848 en France et de la deuxième république qui n'était pas du tout antireligieuse. Il pensait que la troisième république pouvait être semblable à la deuxième. Ce n'était qu'une illusion. La deuxième république n'a pas duré. Si elle s'était prolongée les éléments antireligieux auraient pris le dessus très vite.

Pour comprendre Léon XIII il faut se rappeler également qu'il a sous les yeux l'exemple de la Maison de Savoie qui a dépouillé son prédécesseur de ses Etats et qui maintient son usurpation. Là, son erreur fut de transposer à la France une situation particulière à l'Italie.

En dehors de ses préférences en politique pour la forme républicaine du gouvernement Léon XIII dès le début de son pontificat réglait sa conduite sur deux idées.

1ère idée : Une attitude de conciliation et de concessions vis-à-vis des adversaires de l'Eglise pourra les amadouer et les amener sinon à renoncer à leur programme antireligieux du moins de l'atténuer sensiblement.

La vérité était toute autre, les concessions à l'adversaire ne pouvaient que lui montrer que de toute façon il ne risquait rien à être exigeant et à l'encourager à durcir ses positions ; il est d'ailleurs à remarquer que l'anticléricalisme sectaire des radicaux était du en partie lui aussi à une attitude de conciliation : il s'agissait de conciliation avec l'anticléricalisme allemand. GAMBETTA à cette époque voulait un rapprochement avec BISMARCK. Un anticléricalisme analogue à celui du KULTURKAMPF faciliterait l'entente.

2ème idée : L'anticléricalisme des républicains est dû à l'obstination des catholiques à vouloir la royauté, une acceptation de la république par les catholiques désarmerait l'hostilité vis-à-vis de la religion. Cette vue était tout à fait fausse, les sectaires antireligieux répétant des centaines de fois que le laïcisme et les lois qui en découlent sont l'essence même de la république, et nous avons vu qu'une des raisons de l'anticléricalisme est la volonté délibérée de plaire à BISMARK qui a posé cette condition.

L'ACTION DE LA NONCIATURE

Le Premier Nonce de Léon XIII, Mgr. CZACKI voulait l'acceptation de la transformation de la France en République.

Dès son arrivée en 1879 il eut un entretien avec M. DE DREUX-BREZE, représentant le Comte de CHAMBORD et avec M. de BLACAS. Il leur indiqua le plan de conduite tracé aux catholiques et aux conservateurs de France par le Saint-Siège. Il demanda avec insistance à M. de BLACAS que les vues du pape dont il était l'interprête fussent transmises à M. Le Comte de CHAMBORD. Un rapport de M. de BLACAS fut apporté rapidement à FROSHSDORF, résidence du comte. On lui demandait de renoncer à être prétendant au trône de France. Comme il fallait s'y attendre le refus du comte fut très net. Il aurait même dit : "Je croyais que la religion interdisait le suicide." Lors des élections générales de 1881 il prescrivit aux légitimistes de se placer sur le terrain du principe monarchique.

D'après l'abbé BARBIER Léon XIII pensait que la république n'en devait pas moins savoir bon gré au Saint-Siège d'avoir conseillé au prince l'abdication.

En 1880 le nonce CZACKI fit parvenir à GAMBETTA une lettre où étaient précisées les conditions auxquelles le pape et par suite le clergé français consentiraient à faire publiquement adhésion à la république. Au vieux radical RANC qui lui remit cette lettre, GAMBETTA répondit : "Au prix qu'ils veulent y mettre c'est trop cher".

LES DECRETS SUR LES CONGREGATIONS

Les points culminants de la lutte antireligieuse menée par les gouvernements de la république ont été les décrets du 29/03/1880 sur les congrégations et la loi scolaire du 28/03/1882.

Les décrets sur les congrégations ont amené la dissolution de deux cent soixante cinq d'entre elles, chassées de leurs couvents par la force armée. Elles devinrent un exemple d'union et de fermeté. Cependant des prélats conciliateurs se tournèrent du côté de Mgr. LAVIGERIE, archevêque d'Alger, fondateur de l'oeuvre des missions d'Afrique et de la Société des Pères Blancs. Mgr. LAVIGERIE alla à Rome pour connaître la pensée du Saint-Père. Le gouvernement avait fait savoir qu'il se contenterait de la part des congrégations, à défaut d'une demande d'autorisation, d'une simple déclaration désavouant toute intention d'hostilité politique, toute opposition aux institutions actuelles du pays. Mgr. LAVIGERIE s'offrait à rédiger lui-même cette déclaration. Le Nonce accepta. Le texte définitivement approuvé ne diffère pas sensiblement de ce qu'avait écrit l'archevêque d'Alger.

Le 18/08/1880 les membres du comité des Religieux étaient mandés à l'archevêché de Paris. Ils prirent connaissance du texte de cette déclaration qu'on voulait leur faire signer. Ce fut de la stupeur. Cette déclaration était presque identiquement la même que celle qu'ils avaient repoussée, quelques semaines auparavant, sur les conseils du Cardinal GUIBERT archevêque de Paris.

Les Religieux cependant furent convaincus que le Pape demandait leur signature. Le R. P. LE DORE reçu par le nonce rédigea cette note : "Le nonce m'a dit : c'est le Pape qui, d'accord avec les évêques et avec le gouvernement a rédigé la déclaration. Il désire que les congrégations françaises la signent. Refuser de le faire serait le contrarier, ce serait lui désobéir, et puisque cette note est réellement la conclusion de négotiations avec le Saint-Siège, ce serait exposer l'honneur du Saint-Siège que de repousser ces conditions acceptées par lui". Les religieux signèrent dans la douleur, dit l'Abbé BARBIER.

Voici l'essentiel de cette déclaration : "A l'occasion des décrets du 29 mars, une partie de la presse a rédigé de vives attaques contre les Congrégations non autorisées des deux sexes, les représentants comme des foyers d'opposition au gouvernement de la république. Pour faire cesser tout malentendu, les congrégations dont il s'agit ne font pas difficulté de protester de leur respect et de leur soumission à l'égard des institutions de leur pays."

Mgr. FREPPEL, évêque d'Angers exprimait ainsi son avis : "Faire dire à de pauvres servantes du Saint-Sacrement et à des Carmélites qu'elles n'ont pas obéi à des répugnances politiques, qu'elles protestent de leur respect et de leur soumission à l'égard des institutions républicaines, ce serait de la part de l'épiscopat un acte qui ne semblerait pas avoir tout le sérieux désirable... N'est-il pas à craindre que la presse, actuellement et l'histoire plus tard ne trouve matière à plaisanterie dans le fait d'une supérieure de Visantines ou d'Ursulines, venant déclarer qu'elles rejettent toute solidarité avec les passions politiques ? Peut-on, sans mamquer de gravité, proposer à un tiers ordre de Franciscaines d'affirmer sur la foi d'une signature qu'il n'est pas un foyer d'opposition au gouvernement de la république ?".

En réalité la déclaration d'août 1880 a eu des conséquences plus graves que ces plaisanteries. Mgr. LAVIGERIE lui-même dans une note confidentielle adressée au Directeur Général des Cultes s'exprimait de la manière suivante : "Et les conséquences de ces engagements quelles sont-elles ? Elles sont considérables :

1° - Elles entrainent forcément à la suite du clergé toute la partie conservatrice de la nation, qui hésitait à accepter franchement la république, par engagements précédents ou par peur.

2° - Elles réduisent à l'impuissance les oppositions des partis, qui avec leur hostilité réciproque n'avaient qu'un seul terrain sur lequel ils puissent s'unir contre le gouvernement, celui des questions ecclésiastiques et religieuses.

3° - Elles donnent aux conservateurs républicains un point d'appui nouveau et considérable qui leur permet de rompre avec les Ultra-Radicaux dont les votes ne leur sont plus nécessaires.

4° - Elle prépare enfin le règne stable et définitif de la forme républicaine.

Tout cela se trouve logiquement dans la déclaration des congrégations".

Mgr. LAVIGERIE écrivait encore à M. FLOURENS directeur des Cultes : "Comment ne s'est-il pas trouvé même un journal pour faire ressortir la haute portée politique d'un acte par lequel l'Eglise entière depuis le Pape jusqu'au dernier des Religieux faisait acte avec les partis qui lui étaient hostiles."

L'Abbé TOURNIER dans son livre : le Cardinal LAVIGERIE et son action politique (Perrin Paris 1913) pourra écrire : "Cet acte confidentiel, dans lequel l'archevêque d'Alger développe la doctrine du célèbre toast aussi clairement qu'il le fera dix ans plus tard, jette une lumière définitive sur l'origine de cette fameuse invitation à adhérer à la république. Il en est réellement la clef. C'est en effet en 1880 et à propos de l'affaire des décrets que MGR LAVIGERIE a préconisé le ralliement des catholiques à la forme républicaine."

L'Abbé BARBIER écrit (tome II P. 36) :"La fameuse déclaration est un fait capital pour toute la suite de cette histoire, car il y a un lien direct entre la solution donnée en 1880 à l'affaire des congrégations, d'une part et de l'autre, la politique solennellement inaugurée par Léon XIII dans la lettre aux français en confirmation du toast d'Alger. Le premier de ces événements est le prologue de l'autre et comme son ballon d'essai". L'Abbé BARBIER encore écrit plus loin (II P. 62) : "Il faut maintenant chercher la clef de cette histoire. M. TOURNIER écrit plein d'admiration "Par cette déclaration on était arrivé à transformer, avec une habileté extraordinaire, la question des décrets en une question exclusivement politique". Voilà la clef. C'était en effet un tour de force : amener tout le monde et même le Saint-Siège, à voir dans les mesures du gouvernement une défense presque légitime du pouvoir contre ses adversaires, et faire passer les congrégations religieuses du terrain sacré qui était proprement le leur à celui de la politique, pour y accepter la position de suspects. Habileté vraiment extraordinaire. Et il faut bien connaître que l'honneur en revient à Mgr. LAVIGERIE."

Reste à dire quelques mots des résultats immédiats de la fameuse déclaration. Au mois d'octobre 1880 les expulsions cette fois générales furent reprises avec la même violence que celle des Jésuites le 30 juin. Les décrets du 29/03/1880 furent appliqués à trente huit ordres religieux. En application des décrets le ministère n'hésite pas à employer des procédés inquisitoriaux pour exclure les congrégations des établissements d'enseignement. La déclaration n'avait atténué en rien l'hostilité du gouvernement.

LA LOI SCOLAIRE

La loi scolaire du 28/03/1882, flétrie par les Catholiques et par les auteurs du nom de loi des écoles sans Dieu, comportait la suppression de l'enseignement

religieux. Mgr. FREPPEL, évèque d'Angers, l'a dénoncée avec énergie : "Votre école neutre, que vous le vouliez ou que ne le vouliez pas, deviendra logiquement, forcément l'école athée, l'école sans Dieu... Elle ne produira que des sceptiques ou des indifférents. Elle créera dans les esprits une agitation dont vous ne pouvez pas calculer les conséquences. N'assumez pas devant Dieu et devant les Hommes une aussi lourde responsabilité, épargnez vous ce reproche, que l'histoire ne manquerait pas de vous faire, d'avoir un jour d'irréflexion et d'oubli, troublé votre pays par une loi de malheur." On peut louer la clairvoyance de Mgr. FREPPEL, à cette réserve près qu'il s'agissait nullement d'irreflexion et d'oubli de la part des promoteurs de la loi, mais d'une action consciente et voulue.

La loi du 28/03/1882 est devenue depuis une des lois sacrées, une des lois intangibles de la république, son pilier d'airain comme disait Jules FERRY. "Il ne faut pas s'y tromper, expliquait le journal LE TEMPS du 26 mars, c'est peut-être l'événement le plus considérable de notre temps ; c'est le commencement et le germe d'une révolution dans les idées et dans les moeurs dont il est impossible encore de mesurer la portée... La direction de ce que l'on pourrait appeler l'âme traditionnelle de la France va changer de mains ; aux doctrines d'autorité vont succéder dans tous les domaines celles du libre examen. Les générations qui sortiront de ces écoles nouvelles ne ressembleront plus aux anciennes."

Au moment où l'on allait essayer de mettre la France chrétienne sous le joug de l'instruction primaire obligatoire et laïque, d'installer l'école sans Dieu et fatalement contre Dieu, l'opinion religieuse est profondément troublée, prête à se soulever. Elle a devant elle l'exemple de la Belgique où une loi du 1er/07/1879 avait interdit l'enseignement religieux dans les écoles, les évèques belges avaient frappé d'interdit les écoles et leur conduite avait été ensuite pleinement approuvée par Léon XIII qui condamna publiquement cette loi scolaire. Quatre ans plus tard les catholiques belges reprirent le pouvoir.

En France le premier acte de protestation et de résistance collective fut l'oeuvre des catholiques de Lille, puis il en fut de même à Angers.

Les évèques intervinrent mais plutôt par des protestations admirablement motivées que par des vrais actes de résistance. "Sans nul doute, écrit le R. P. LECANUET un mot d'ordre est venu de Rome prescrivant la modération et la prudence et tous s'y soumettent". Il note également que cette conduite des Evèques est inspirée par le Nonce.

Léon XIII qui avait pourtant condamné expressement la Loi scolaire belge s'abstint de condamner le loi française. Finalement il adopta le parti d'adresser une lettre au Président de la République, le 12/ 05/1883 en le conjurant d'imposer sa haute autorité pour ramener la paix entre l'Eglise et l'Etat. Il rappelle que chaque fois qu'i avait été contraint de présenter des griefs au gouvernement, il ne s'était jamais écarté des Règles de la plus stricte modération et de la délicatesse. Il fait part de sa douleur de n'être pas payé de retour. Le Président Jules GREVY lui répondit en Juin 1883. "Les passions que je réprouve, peut-on méconnaître qu'elles sont nées principalement de l'attitude hostile du clergé à l'égard de la république, soit à son avènement, soit dans les luttes qu'elle a eu depuis à soutenir par son existence, soit dans celles qu'elle soutient encore journellement contre ses mortels ennemis ? Dans ce funeste conflit de passions contraires, je ne puis malheureusement que fort peu sur les ennemis de l'Eglise. Votre Sainteté peut beaucoup sur les ennemis de la République. Si elle daignait les maintenir dans cette neutralité politique qui est la grande et sage pensée de son pontificat, elle nous ferait faire un pas décisif vers un apaisement désirable...

Ce prétexte de l'attitude hostile du clergé vis-à-vis de la république est le même qui avait été invoqué dans l'affaire des congrégations de 1880, ce sera toujours le même qui sera utilisé au cours du pontificat, il servira en 1900 dans une lettre du Président LOUBET en réponse aux doléances de Léon XIII et cependant le Ralliement s'était produit entre temps.

Le prétexte de GREVY a-t-il influencé Léon XIII ?

Nous ne le croyons pas. Il correspond à ce qu'il pensait déjà auparavant, renforcé dans sa conviction par Mgr. LAVIGERIE "qui accusait sans cesse, dit l'Abbé BARBIER, les représentants des anciens partis de provoquer par leur opposition à la république, la persécution contre l'Eglise, et d'exploiter la cause de celle-ci au profit de leurs desseins politiques."

LE RAPPORT DE MGR. FERRATA

En 1890 Mgr FERRATA, futur nonce et ami intime du Cardinal LAVIGERIE, est chargé par le pape d'établir un rapport général sur la situation des catholiques français. FERRATA avait reçu un accueil très gracieux, c'est la locution même qu'il emploie dans son rapport, de la part du Président de la République CARNOT, du Président du Conseil, du Ministre des Affaires Etrangères, du Ministre des Cultes. FERRATA cherche la cause de l'échec des catholiques depuis dix ans, ceux-ci n'ayant pas pu disposer une digue au déferlement des lois antireligieuses. Cette cause il l'a trouvée dans la désunion et la division des catholiques. Il parle aussi de l'opposition systématique de la part des Royalistes au gouvernement établi.

C'est une erreur de diagnostic. Cette désunion en réalité n'existait pas. Les catholiques savaient s'unir quand il le fallait contre les lois antireligieuses de persécution. Il faut insister sur le rapport FERRATA, on en retrouve des traces dans les lettres de Léon XIII sur le Ralliement. Mgr. FERRATA connaissait mal la France et était peu informé. Il en est résulté des accusations injustes contre les Royalistes de la part du Pape. En réalité la cause des déboires de l'opposition catholique ne provient pas de la désunion, elle provient surtout de l'esprit timoré. Ce n'est pas le mot division qu'il faut employer mais le mot pusillanimité.

D'ailleurs Léon XIII a reconnu lui-même cette peur dans l'encyclique Sapientiae Christianae de 1890 où il parle de "Cette prudence de la chair qui veut ignorer la loi imposée d'être militants". On a cité souvent la phrase de HANOTAUX disant "Nous savons bien que nous n'avons rien à craindre de vos catholiques".

KELLER le 15/06/1891 désavouera la mollesse des catholiques : "Nous aurions besoin d'une parole qui ravive nos courages pour les luttes et qui nous groupe autour de nos évêques non pour garder le silence mais pour agir, pour protester, pour résister. La mollesse est grande, non seulement parmi les partis politiques qui ne font courir aucun danger au gouvernement, mais aussi parmi les catholiques qui sont trop disposés à courber la tête devant l'orage. Le moment ne serait-il pas venu de les réveiller pour le bon combat ?"

Au lieu de cela, nous avons vu à propos des lois scolaires que les évêques avaient été engagés par Rome à la prudence et à la modération. Léon XIII avait dit à GREVY qu'il ne s'était jamais écarté de la délicatesse....

Ceux qui ont pu voir les archives vaticanes ouvertes depuis peu, de 1880 à 1890, ont révélé que la Secrétaire d'état et les nonces avaient adopté une attitude plus modérée que celle des prélats en face du gouvernement de la république.

Il est nécessaire de souligner qu'au début du déferlement des lois antireligieuses en 1880 la résistance était plus efficace. Les catholiques avaient repoussé victorieusement le fameux article 7 qui décidait que nul ne serait admis à participer à l'enseignement de quelque ordre qu'il fut, s'il appartenait à une congrégation religieuse non autorisée.

Dans les années qui suivirent cette résistance aurait peut-être pu se consolider et empêcher les lois antireligieuses si la modération ou la capitulation n'avait été conseillée par certains évêques sur la pression du magistère romain.
Le Bulletin Barruel n° 7 a montré, pages 42 § 43, une intervention du nonce obligeant Albert de MUN a renoncé à un de ses projets.

LE TOAST D'ALGER

Le 12/11/1890 à Alger le Cardinal LAVIGERIE offrait un déjeuner à l'Etat-Major de l'Escadre de la Méditerranée, il porta à la Marine Française un toast dont certaines paroles eurent un grand retentissement. Il n'y a pas à insister sur le caractère spectaculaire et théâtral de cette manifestation, retenons seulement l'essentiel :

"Quand la volonté d'un peuple s'est nettement affirmée, que la forme du gouvernement n'a rien en soi de contraire, comme le proclamait dernièrement Léon XIII, aux principes, qui seuls peuvent faire vivre les nations chrétiennes et civilisées, lorsqu'il n'y a plus pour arracher le pays aux abimes qui le menacent, que l'adhésion sans arrière-pensée à la forme du gouvernement, le moment vient de déclarer enfin l'épreuve faite, et pour mettre un terme à nos divisions, de sacrifier tout ce que la conscience et l'honneur permettent, ordonnent à chacun de nous sacrifier pour le salut de la patrie. C'est ce que j'enseigne autour de moi, c'est ce que je souhaite de voir imiter en France par tout notre clergé, et en parlant ainsi je suis certain de n'être démenti par aucune voix autorisée".

L'allocution ne suscita aucun applaudissement. On demanda au Commandant de l'Escadre s'il voulait répondre. La réponse fut laconique. "Je bois à son Eminence le Cardinal et au Clergé d'Afrique".

On a discuté pour savoir si le Cardinal LAVIGERIE avait reçu un mandat du Pape, s'il avait été simplement autorisé, ou s'il avait agi de sa propre initiative. Le fait que le Cardinal avait dit qu'il ne craignait aucun démenti écarte cette dernière hypothèse. Il semble que Léon XIII était décidé à demander à un évêque de se prononcer publiquement pour l'acceptation du régime républicain. Il aurait songé d'abord à Mgr. MEIGNAN, archevêque de TOURS, à Mgr. PERRAUD évêque d'AUTUN ou à Mgr. ISOARD évêque d'ANNECY. Mgr. BAUNARD, dans la Revue des questions ecclésiastiques (juillet-août 1913), a éclairé le problème. Il relate que dans deux audiences le Saint Père lui a dit en parlant du Cardinal LAVIGERIE : "Toutefois, il ne faudrait pas croire ou laisser croire que je désavoue aucunement la personne non plus que la politique du Cardinal. Non point. Il s'agit seulement de faire savoir que cette déclaration c'est lui qui l'a proposée, et qui ensuite a accepté de la faire, et cela sans contrainte et parce qu'il l'a bien voulue, et telle qu'il a voulue "... "Je n'ai pas donné de mission au Cardinal. Je ne lui ai donné mission qu'une seule fois, et pour un autre objet, en 1888, pour l'entreprise de sa campagne apostolique contre l'esclavage. Pour sa déclaration d'adhésion à la république, ce ne fut pas une mission que je lui donnais, mais la permission avec mon encouragement".

Au toast de Mgr. LAVIGERIE la majorité républicaine répondit en supprimant les parcours à prix réduits accordés aux Congréganistes par les compagnies de Chemin de Fer (novembre 1890) et en votant le droit d'accroissement, auquel BRISSON voulut absolument empêcher les congréganistes de se soustraire (janvier 1891). Stéphen PICHON avait réclamé la suppression de l'Ambassade auprès du Vatican. PICHON et COULA avaient demandé qu'on imposât comme condition sine qua non, pour admission à toute fonction publique, la fréquentation des écoles d'état.

Mgr. FREPPEL, évêque d'ANGERS, écrit dans l'ANJOU dès le 17 novembre 1890 : "Une chose demeure incontestable : c'est que la république, en France n'est pas comme ailleurs une simple forme de gouvernement acceptable en soi, mais une doctrine antichrétienne, dont l'idée mère est la laïcisation ou la sécularisation de toutes les lois et de toutes les institutions, sous la forme de l'athéisme social. C'est ce qu'elle a été dès son origine en 1792, c'est ce qu'elle était en train de devenir en 1848 pour peu qu'elle ait vécu, c'est ce qu'elle est à l'heure actuelle en 1890. Les pères Blancs auraient beau jouer la marseillaise autour d'elle matin et soir qu'elle ne changerait pas de nature, parce que si elle devenait autre chose, elle cesserait d'être la république française, c'est-à-dire la forme la plus radicale et la plus antireligieuse de la révolution.

Mgr. LAVIGERIE désire sans doute que la république française devienne plus tard autre chose que ce qu'elle est en ce moment. C'est évidement à la république de l'avenir que son adhésion s'adresse et non à celle du présent. Pourquoi faut-il cependant qu'on ne trouve dans son discours aucune trace de réserves et de conditions ? Pareille omission est entièrement regrettable, parce qu'elle donne lieu aux républicains de dire ce qu'ils répètent tous en ce moment à l'envie les uns des autres, qu'il s'est enfin trouvé un évêque pour adhérer sans arrière-pensée à un régime inspiré et gouverné par la franc-maçonnerie".

Dans le même sens KELLER écrivait à LAVIGERIE le 15/01/1891 : "Le fait qui domine la situation et que les incidents de chaque jour viennent sans cesse confirmer, c'est l'hostilité systématique et implacable de la plupart des républicains contre la religion catholique. Ils lui ont déclaré, et lui font sans trêve ni répit ce que vous appelez une guerre au couteau. Ils savent pourtant parfaitement que l'immense majorité du clergé et des catholiques zélés et généreux seront avec eux s'ils nous assuraient une véritable liberté religieuse, et ils sont de mauvaise foi quand ils nous reprochent notre prétendue opposition systématique. Car, lors même que nous changerions d'attitude,ils sont bien résolus à nous combattre toujours comme des ennemis qu'il faut non seulement écarter du pouvoir, mais opprimer, détruire et faire disparaître.

C'est une erreur de penser qu'on désarmerait cette haine en adoptant l'étiquette républicaine. Et tandis qu'on resterait en butte aux mêmes persécutions, on se séparerait ainsi, sans aucun profit, du grand nombre de catholiques zélés et généreux qui n'ont pas foi dans la forme républicaine, qui la considèrent comme identifiée avec la haine de l'église et comme mal adaptée au tempérament français. Toutefois ce ne sont pas des adversaires bien redoutables pour la république. Ils sont pleins de mansuétude à son égard, de soumission pour les lois et n'ont nulle envie de se faire tuer. Ils seraient les auxiliaires fort utiles de tout gouvernement honnête, ne fut-il pas celui de leur choix, pourvu qu'on ne leur demande pas de renier leur foi politique".

Reçu par le Saint-Père le 13/02/1891, Mgr FREPPEL lui remit une note sur les affaires de France, il voulait tout faire pour empêcher une approbation par le pape des déclarations de Mgr. LAVIGERIE.

De sa note on peut retenir les points suivants :

- La manifestation du Cardinal LAVIGERIE a eu pour premier résultat de diviser les catholiques qui, jusqu'ici, au Sénat, à la Chambre des Députés et dans le reste du pays, étaient parfaitement unis dans la défense religieuse et sociale.

- Une intervention du Saint-Siège sur le terrain politique, pour ou contre une forme quelconque de gouvernement, aurait pour résultat de réveiller les idées gallicanes si heureusement étouffées par le Concile du Vatican.

- Le meilleur et le plus sage est de maintenir royalistes, impérialistes et indépendants sous le nom de parti conservateur sur le terrain de la défense religieuse et sociale et des libertés publiques. C'est le seul moyen de faire arriver à la Chambre une majorité conservatrice en face des révolutionnaires.

Mgr. FREPPEL fut écouté attentivement mais son intervention n'eut qu'un effet temporaire, l'encyclique qu'on avait déjà annoncée ne fut publiée qu'un an plus tard.

LA DECLARATION DES CARDINAUX

La célèbre encyclique "Au milieu des sollicitudes" a été précédée d'une déclaration des cardinaux français, elle-même provoquée par des déclarations particulièrement hostiles du gouvernement. Plusieurs orateurs à la Chambre des députés avaient demandé la dénonciation du concordat. Au député CHESNELONG qui proposait comme conditions formelles de la paix religieuse la révision des lois scolaires, le président du conseil de FREYCINET avait répondu par un discours belliqueux et menaçant, "ce qu'il nous demande c'est de revenir sur les lois que la république a votée depuis qu'elle est consolidée. Sur ces lois nous ne reviendrons pas".

Il semble, d'après Mgr. d'HULST que la déclaration des cardinaux avait pour but de prévenir une intervention de Léon XIII, il a dit dans une lettre "qu'elle est un grand acte, qui va faire l'union de l'épiscopat, la force des défenseurs de l'Eglise, et nous protéger contre une intervention romaine qui dépasserait la mesure".

Le document avait pour titre "Exposé de la situation faite à l'Eglise en France et déclaration des éminentissimes Cardinaux DESPREZ archevêque de TOULOUSE, LANGENIEUX, archevêque de REIMS, PLACE archevêque de RENNES, RICHARD archevêque de PARIS, FOULON archevêque de LYON. Il commençait par des paroles dures mais vraies sur l'attitude des pouvoirs publics : "Depuis douze ans le gouvernement de la république a été la personnification d'une doctrine et d'un programme en opposition absolue avec la foi catholique, et il a appliqué cette doctrine, réalisé ce programme de telle sorte qu'il n'est rien aujourd'hui, ni personnes, ni institutions, ni intérêts qui n'ait été méthodiquement frappé, amoindri et autant que possible détruit".

Suivait une protestation vive contre l'athéisme officiel et la suppression des prières publiques, l'abrogation de la loi du dimanche, l'application vexatoire des articles organiques, la suspension ou réduction des traitements ecclésiastiques, l'expulsion violente de la plupart des congrégations, les lois scolaires, la loi du divorce.

La seconde partie de la déclaration fixe une règle de conduite aux catholiques : "Les lois votées ne sont nullement essentielles à une forme de gouvernement et ne peuvent faire partie intégrante de la constitution d'une république respectueuse de tous les droits".

En résumé les cardinaux demandent le respect des lois du pays, dans le cas où elles se heurtent aux exigences de la conscience, l'acceptation loyale des institutions politiques, mais en même temps la résistance ferme aux empietements de la puissance séculière sur le domaine spirituel.

72 évêques avaient approuvé la déclaration cardinalice rendue publique le 21/01/1892 mais le gouvernement l'avait déférée au Conseil d'Etat parce qu'elle outrepassait son objet autorisé qui était d'instruire les fidèles sur leurs devoirs religieux.

Remarquons d'abord que le document contient déjà les deux points principaux de l'encyclique de Léon XIII : Combat contre la législation antireligieuse d'une part, acceptation loyale des institutions politiques d'autre part. L'encyclique dira seulement quelque chose de moins en évitant la numération détaillée des griefs contre le gouvernement de la république.

L'abbé BARBIER remarque justement que "La déclaration des cardinaux fait jaillir la difficulté qui attend les catholiques, celle de concilier et pratiquer une "résistance ferme aux empietements de la puissance séculière" avec "l'acceptation franche et loyale d'institutions politiques" qui dans leur forme concrète ont été depuis l'origine et demeureront "la personnification d'une doctrine et d'un programme en opposition absolue avec la foi catholique" et d'une application de cette doctrine, de ce programme "qui n'a rien laissé debout". A tout le moins, les catholiques devront-ils, s'ils veulent remplir le devoir qu'on leur impose, combattre avec énergie les hommes du gouvernement et le parti qui détruit le pouvoir depuis l'établissement de la république. Mais le moyen avec cela de professer, dans les débats politiques, une acceptation franche et loyale du régime, le moyen surtout d'y faire croire ?"

Le dernier événement avant l'encyclique fut une intervention du député HUBBARD interprêtant la déclaration des cardinaux comme la preuve d'une incomptabilité absolue entre l'église catholique et l'état neutre et demandant l'urgence en faveur d'une loi sur les associations.

CE QUE DISENT LES DOCUMENTS PONTIFICAUX

Les documents pontificaux concernant ce qui a été appelé par la suite le ralliement sont par ordre chronologique :

- L'encyclique adressée aux Français "Au milieu des sollicitudes" du 16/02/1892.
- Un interview de M. ERNEST JUDET paru dans le petit journal du 17/02/1892.
- Une lettre aux Cardinaux du 3/05/1892.
- Une lettre au Cardinal LECOT, archevêque de BORDEAUX du 3/08/1893.
- Une lettre à Monseigneur MATHIEU, archevêque de TOULOUSE du 28/03/97.

L'interview que Léon XIII donna pour le petit journal à Ernest Judet parut le 17 février et l'encyclique signée ne fut connue que le 21 février. Ernest JUDET avait l'autorisation de publier son interview dont voici l'essentiel : "Je fais le voeu que les divisions cessent et qu'il n'y ait plus chez-vous de querelles stériles qui vous affaiblissent. Je suis d'avis que tous les citoyens doivent se réunir sur le terrain légal, chacun peut garder ses préférences intimes ; mais dans le domaine de l'action, il n'y a que le gouvernement que la France s'est donné.

La république est une forme de gouvernement aussi légitime que les autres.

Les Etats-Unis qui sont en république malgré les inconvénients qui dérivent d'une liberté sans bornes, grandissent tous les jours et l'Eglise Catholique s'y est développée sans avoir de lutte à soutenir contre l'Etat. Ces deux puissances s'accordent très bien... L'Eglise réclame avant toute chose la liberté ; ma voix autorisée doit être entendue pour que son but et son attitude ne soient plus dénaturés par des attaques mal fondées. Ce qui convient aux Etats-Unis lui convient à plus forte raison dans la France républicaine."

Les Consignes du Pape dans l'encyclique peuvent se ramener à deux points :

1° - acceptation du régime actuel quant à la forme du gouvernement. "Si dans l'ordre spéculatif, les catholiques comme tout citoyen ont pleine liberté de préférer une forme de gouvernement à une autre il ne convient pas que l'on puisse sacrifier à ses visées personnelles et ses attachements de parti les bienfaits de la tranquillité publique".

2° - résistance énergique à la législation athée et union de tous pour la combattre. "Et voilà précisément, disait Léon XIII, le terrain sur lequel, dissentiment politique mis à part, les gens de bien doivent s'unir comme un seul homme pour combattre, par tous les moyens légaux et honnêtes, ces actes progressifs de la législation. Le respect que l'on doit aux pouvoirs constitués ne saurait l'interdire...."

Pour terminer le Souverain Pontife envisage la séparation de l'Eglise et de l'Etat. "Les catholiques, en conséquence, ne sauraient trop se garder de soutenir une telle séparation. En effet vouloir que l'Etat se sépare de l'Eglise, ce serait vouloir, par une conséquence logique, que l'Eglise fut réduite à la liberté de vivre selon le droit commun à tous les citoyens.

Cette situation, il est vrai, se produit dans certains pays. C'est une manière d'être qui, si elle a ses nombreux et graves inconvénients a aussi ses avantages, mais en France, nation catholique par ses traditions et par la foi présente de la Grande majorité de ses fils, l'Eglise ne doit pas être mise dans la situation précaire qu'elle subit chez d'autres peuples".

Les catholiques ont inventé le mot ralliement. C'est bien d'un ralliement qu'il s'agit mais le mot n'a jamais été employé. A lire de près l'encyclique on peut constater que l'essentiel n'est pas l'acceptation des institutions, l'essentiel c'est le combat contre la législation antireligieuse, l'acceptation du régime n'est que le moyen ; en baptisant cette encyclique, encyclique de ralliement, les catholiques ont placé le moyen avant la fin, ou plutôt ont omis la fin pour ne considérer que le moyen.

En ne parlant que de ralliement les commentateurs passent sous silence le contenu de 6 pages de l'édition de la bonne presse. Ces 6 pages sont consacrées au combat contre la législation.

Mais la lettre du 3 mai aux cardinaux va plus loin que la première lettre. "Un des moyens d'assurer cette union est d'accepter sans arrière-pensée, avec cette loyauté parfaite qui convient au chrétien, le pouvoir civil dans la forme où de fait il existe. Ainsi fut accepté en France, le Premier empire au lendemain d'une effroyable et sanglante anarchie ; ainsi furent acceptés les autres pouvoirs, soit monarchiques, soit républicains qui se succédèrent jusqu'à nos jours. Et la raison de cette acceptation c'est que le bien commun de la société l'emporte sur tout autre intérêt.

Les hommes qui subordonneraient tout au triomphe de leurs partis respectifs seront dès lors convaincus de faire passer pour un renversement d'idées la politique qui divise avant la religion qui unit".

COMPARAISON ENTRE LES DOCUMENTS PONTIFICAUX ET LE TOAST DU CARDINAL LAVIGERIE

Entre l'allocution du Cardinal LAVIGERIE et les consignes de Léon XIII il y a deux différences :

1) Mgr. LAVIGERIE propose une capitulation sans condition, il n'est pas question de lutte contre la législation.

2) L'archevêque d'Alger parle d'une adhésion sans arrière-pensée. Le pape demande d'accepter sans arrière-pensée. Entre adhérer et accepter il y a une nuance. Une simple acceptation peut laisser supposer une résignation plus ou moins passive. Une adhésion suppose au contraire un concours actif. "Au milieu des sollicitudes" à ce point de vue est comme un pas en arrière. Il ne faut pas s'y méprendre le toast d'Alger était un encouragement donné aux adversaires de l'Eglise, ils savaient désormais qu'ils n'avaient plus rien à craindre. Dans ces conditions la menace de Léon XIII d'un combat même énergique contre la législation pourrait-elle avoir une quelconque efficacité ? On peut en douter. Il n'était évidemment pas question pour le pape de désavouer Mgr. LAVIGERIE, il ne l'a jamais envisagé. C'était cependant la seule manière de rendre crédible la lutte contre les lois antireligieuses.

LES REPROCHES ADRESSES AUX CATHOLIQUES

L'encyclique n'a guère causé d'étonnement, on s'y attendait. Ce qui était plus inattendu ce sont les reproches qu'elle contenait. Nous lisons dans le tome 2 de l'abbé BARBIER : "On ne comprendrait pas l'émotion intense excitée par la lettre aux Français et par celle des cardinaux, peu après son apparition ni les difficultés qu'elles soulevèrent, ni les considérables abus qui furent faits dans ces directiosn si l'on ne tenait compte de plusieurs circonstances, dont la première, et non moins grave est le rapport entre les actes du pape et la situation qu'ils dénonçaient entre la conduite qu'ils attribuaient aux catholiques d'avoir tenue jusque-là, ou que du moins ils supposaient de leur part et leur conduite réelle. C'est la première considération à laquelle l'histoire doit s'arrêter".

Trois sortes de griefs sont énoncés par Léon XIII contre les catholiques -leur division, leur opposition systématique au régime établi, leur utilisation de la religion dans des buts politiques-

1) -La division- Le pape y revient plusieurs fois. Dans l'interview au petit journal il fait le voeu que les divisions cessent et qu'il n'y ait plus de querelles stériles qui affaiblissent. Dans la lettre aux cardinaux du 3 mai, il écrivait : "Nous le cons-

tatons mieux de jour en jour, l'action des hommes de bien étaient nécessairement paralysée par la division de leurs forces". C'est pour mettre fin à cette division qu'il préconise l'union sur le terrain constitutionnel. Peut-être était-il influencé par le rapport de FERRATA qui attribuait à la désunion des catholiques leur inefficacité ?

De toute façon cette soit-disant division n'existait plus guère dans la réalité en 1892. Les luttes qui avaient violemment divisé les partis monarchistes étaient presque éteintes. Il n'y avait plus aucune chance de restauration légitimiste ou bonapartiste, les catholiques étaient presque tous orléanistes, il y avait parmi eux peu de blancs d'Espagne, peu de bonapartistes, peu de républicains. Sans doute des dissentiments subsistaient mais les chefs politiques avaient compris la nécessité de l'accord. L'union conservatrice avait précisément pour base la préférence donnée aux exigences de salut religieux et social sur les intérêts de parti. Cette union conservatrice n'avait pas cessé de gagner du terrain. L'entente s'était réalisée par la lutte contre les lois sur les congrégations et contre les lois scolaires. L'accord s'était assez bien réalisée aux élections de 1885. Contrairement à ce que pensait et disait Léon XIII, la politique ne divisait pas.

Quant à croire que les catholiques s'ils se disaient républicains ne seraient pas divisés, rien n'est moins sûr.

L'affrontement est dans la nature même du régime parlementaire qui comporte un certain nombre de partis qui forcément s'opposent les uns aux autres. Le ralliement lui-même devait être une cause de division. C'est du moins ce qu'espéraient les adversaires de l'Eglise. FLOURENS a rapporté une conversation avec le Ministre de l'Intérieur CONSTANS, dans laquelle il lui disait : "Le clergé a été l'instrument de leur union, nous voulons qu'il devienne l'instrument de leur désunion. Il a servi à les relier, nous voulons qu'il serve à les disperser. Ce pape commandera aux catholiques de se rallier à la république. Parmi les royalistes et les bonapartistes certains obtempéreront à cet ordre. D'autres non. D'où discorde entre eux. Ceux qui se sépareront de l'Eglise perdront leur prestige sur les électeurs ruraux. Ils iront bouder dans leur coin. Quant aux catholiques qui se rallieront, ils seront honnis par leurs anciens amis, qui les traiteront de renégats, et, croyez-moi les républicains ne leur accorderont pas plus d'estime. Ils n'auront aucun crédit dans le pays et aucune autorité dans la chambre, parce qu'ils manqueront de programme politique. Leur conduite ne sera qu'un amoncellement d'illogisme et leur vie qu'un perpétuel reniement de leur passé. Ils ne compteront pas. Ce sera une poussière qui ne saura où s'accrocher".

CONSTANS ne dit pas assez, il n'envisage que la division causée par le refus ou l'acceptation du ralliement mais il y aura aussi une autre division, celle des ralliés entre eux.

Il aurait été absolument nécessaire pour ceux qui veulent accepter la république de savoir exactement ce que l'on attendait d'eux, ce n'était pas une simple question d'école mais de savoir de quelle manière envisager l'action à entreprendre. Ce fut précisément sur quoi même pendant longtemps on n'arrivera pas à s'entendre. Certains préconisaient un indifférentisme politique, d'autre un ralliement provisoire, d'autres un ralliement définitif. D'autre part s'agissait-il de fonder un parti catholique qui dominerait la république ou un grand parti conservateur qui regrouperait à la fois les catholiques et ceux que le pape appelle les honnêtes gens c'est-à-dire les républicains modérés ? Faut-il seulement repousser les lois antireligieuses qui seront proposées dans l'avenir ou réclamer l'abrogation des lois sectaires déjà en vigueur ? A propos des lois scolaires la Croix et A. de MUN repoussent tout compromis, Jacques PIOU se contente d'un programme minimum : il souhaite que le prêtre puisse donner l'instruction religieuse à l'école. Il est prêt, dira-t-il le 16/02/1893 jour anniversaire de l'encyclique, à accepter provisoirement la loi scolaire. Il ne refuserait pas son concours à ceux "qui appliqueraient la loi scolaire de façon que la neutralité cessat d'être une hypocrisie". On voit que loin d'écarter les divisions, les consignes de ralliement par leur imprécision même multiplieront les occasions de conflit.

2) -L'opposition systématique- Dans son mandement de Carême de 1892, Mgr. MATHIEU, archevêque de TOULOUSE avait dit : "Le Souverain Pontife nous détourne de prendre à l'égard des pouvoirs constitués une attitude d'opposition systématique qui nous réduirait à l'impuissance, en donnant à nos revendications les plus légitimes un air de sédition. "Par la suite Léon XIII dans une lettre publique avait félicité Mgr. MATHIEU d'avo fidèlement expliqué sa pensée. Déjà le cardinal LAVIGERIE avait dit le 23/12/1890 dans une lettre à Eugène VEUILLOT "Il faut commencer par l'acceptation de la forme constitutionnelle du gouvernement et par la renonciation à l'opposition systématique".

Nous avons vu aussi qu'en 1890 Mgr. FERRATA dans son rapport parlait de l'opposition systématique des royalistes au gouvernement établi. Plus tard en 1904 un livre blanc publié par le Saint Siège parlera, à propos de l'attitude des catholiques au début de la république "d'une opposition systématique assez répandue aux divers gouvernements républicains qui se succédèrent rapidement."

L'abbé BARBIER va jusqu'à dire "Mettre fin à l'opposition systématique attribuée à bon droit ou non aux catholiques, telle est la vraie raison d'être de l'encycliqu

A la vérité l'opposition des catholiques royalistes ou bonapartistes aux gouvernements républicains était loin d'être systématique. Au lendemain des élections de 1885, les droites réunies en assemblée plénière avaient voté à l'unanimité la déclaratio suivante "Quelles que soient les combinaisons ministérielles qui puissent se produire, les députés des droites sont plus résolus que jamais à ne point s'écarter de l'attitude politique qu'ils ont toujours gardée et qui se résume ainsi : D'abord à ne faire aucune opposition systématique" Le 8/12/1885 Paul de CASSAGNAC écrivait : "Si l'on écoutait le parti républicain, c'est nous qui serions cause du gachis actuel ; c'est nous qui empêcherions le gouvernement de fonctionner... Les droites devraient protester, elles devaient dire nettement une fois pour toutes, comment elles comprennent le mandat qui leur a été donné par les électeurs du 4 octobre. Elles viennent de le faire exactement et dans une mesure parfaite. Et que placent-elles en vedette, en première ligne de leur programme ? Elles placent l'affirmation, la volonté de ne faire aucune opposition systématique. En effet ce qui est systématique devient facilement injuste. Quand le gouvernement fait bien il faut l'appuyer sans se demander quel nom il porte, fut-ce la république. Quand ils font mal, il faut s'y opposer, le gouvernement fut-il celui de votre choix".

C'est dans cet esprit qu'en 1887 les catholiques avaient soutenu le gouvernement ROUVIER, composé de républicains modérés mais qui était loin de partager leurs idées et qui se refusait absolument à toute abrogation des lois sectaires antérieures.

Léon XIII avait raison de condamner toute opposition systématique et toute idée de renversement de la république par la violence, ce qui aurait pu déchaîner la guerre civile, mais les catholiques français ne pensaient pas autrement que lui, le Pape se donnait beaucoup de mal pour enfoncer une porte ouverte. L'accusation d'opposition systématique était une contre-vérité. Il peut sembler légitime au contraire de penser que certains avaient poussé trop loin l'esprit de conciliation et que le soutien continu au Ministère ROUVIER avait été un jeu de dupe. Le qualificatif de systématique donné à une opposition qui n'était que trop molle n'était pas seulement injuste, il ne pouvait que contribuer à affaiblir le combat contre la législation antireligieuse. Les catholiques et leurs chefs n'étaient que trop enclins à être timorés, ils seront poussés à être plus timorés encore.

3) -L'utilisation de la religion dans des buts politiques- En 1880 dans une lettre à Eugène VEUILLOT, Mgr. LAVIGERIE avait parlé "des partis politiques militants qui n'ont plus qu'une force, celle de leur exploitation du clergé et de la religion dont ils font un instrument de règne".

De la même manière nous avons vu que dans la lettre du 3/05/1892 aux cardinaux Léon XIII aurait dit : "les hommes qui suborneraient tout au triomphe préalable de leur parti respectif, fut-ce sous le prétexte qu'il leur paraît le plus apte à la défense religieuse, seraient dès lors convaincus de faire passer, en fait, pour un funeste renversement des idées la politique qui divise avant la religion qui unit".

Ce reproche de sacrifier le bien de la religion à l'intérêt du parti fut encore accentué dans la lettre du pape au cardinal LECOT, archevêque de BORDEAUX à la veille des élections de 1893. "Nous n'avons pu cependant souffrir que quelques hommes entrainés par l'esprit de parti, se servissent d'une différence de religion comme d'un bouclier, pour faire plus sûrement opposition au pouvoir depuis longtemps établi".

Ce blâme lancé aux royalistes et autres adversaires de la république de se servir de la religion dans un esprit de parti était totalement injustifié. Il fut repris par les ralliés dans leur campagne électorale.

La réplique leur a été donné par Joseph de GODLEWSKI dans la gazette de France.

"Est-ce qu'ils se sont servis de l'Eglise au lieu de la servir, les royalistes tombés sur les champs de bataille de CALTEL-FIDARDO et de MENTANA.

Est-ce qu'ils se sont servis de l'Eglise au lieu de la servir, les magistrat royalistes qui, pour rester fidèles à leur foi religieuse, n'ont pas hésité à descendre de leur siège, afin de protester contre l'exécution des décrets infâmes ?

Est-ce qu'ils se sont servis de l'Eglise, au lieu de la servir, les fonctionnaires royalistes qui, sous la menace de la délation et de la destitution, refusent de confier leurs enfants à l'école sans Dieu.

Est-ce qu'ils se sont servis de l'Eglise au lieu de la servir, les candidats royalistes qui, bravant l'accusation de cléricalisme et affrontant les préjugés populaire ont vaillament arboré le drapeau de la défense religieuse.

Est-ce qu'ils se sont servis de l'Eglise au lieu de la servir, les royalistes qui, créent des écoles libres, bâtissent des Eglises et alimentent si généreusement les budgets des oeuvres catholiques".

Nous pouvons observer que depuis la déclaration des cardinaux jusqu'à la lettre au Cardinal LECOT en passant par la lettre aux français, et la lettre aux cardinaux une sorte de crescendo. Les consignes relatives au ralliement vont en se durcissant d'un texte à l'autre. La déclaration des cardinaux contient encore des protestations vives contre les lois sectaires. La lettre au Cardinal LECOT formule de durs reproches contre les catholiques qui ont refusé de rallier. L'ennemi n'est plus le radical anticlérical, l'ennemi c'est le catholique royaliste qui attire la persécution par son intransigence.

G. L.

OU COMMENT ON CORROMPT LES BONNES AMES : L'EXEMPLE DE LA "REVUE UNIVERSELLE DU SACRE-COEUR"

La somme des travaux publiés depuis cinq ans par la Société Augustin Barruel nous dispense de préambule, les lecteurs de la Revue ne sont plus à convaincre, ils connaissent l'existence et le travail subtil que réalise le spiritualisme subversif au sein du catholicisme et particulièrement dans les rangs des plus fidèles. Mais en admettre l'existence, en constater les effets ne confère pas nécessairement les moyens de déceler aisément les racines et la nature du mal couvert de la ruse de son habile et doucereuse stratégie.

Le fait dont nous voulons parler, vieux d'un demi-siècle est du domaine de l'histoire, méconnue ou presque, car l'histoire de la subversion est cachée. La revue mensuelle dont il va être question a disparu depuis longtemps et les acteurs ont tous comparu au tribunal Divin. S'ils ne sont pas là pour se justifier, leurs écrits publiés et archivés sont livrés à notre investigation et aux dispositions de notre intelligence

L'intérêt de la mise en lumière de cette affaire est multiple. Elle dévoile une action et rappelle un procédé : l'infiltration, pas original mais toujours renouvelé et toujours efficacement employé par Satan au cours des siècles pour tromper et pourrir les bonnes âmes faisant confiance à la maison portant la bonne enseigne. Elle doit surtout nous mettre en garde contre les dangers qui aujourd'hui plus encore qu'il y a cinquante ans, menacent la proie petite et faible, presque sans moyens humains de défense : les traditionalistes et leur fragile campement. Trop souvent là où ils croient voir la chaire de Vérité et la sécurité, là est embusqué l'agresseur.

Cette affaire, parmi tant d'autres au cours du siècle, aide à découvrir par quels artifices tant de fidèles déroutés ont vacillé, et sont tombés dans le désordre spirituel lors de l'assaut donné à la liturgie, à la doctrine, à la piété catholique par la Hiérarchie elle-même.

UN TITRE ENGAGEANT

Il n'y a aucune raison de douter du bien fondé de l'existence et du rôle de sanctification voulu par les fondateurs de la "Revue Universelle du Sacré-Coeur". Créée en 1921, publiée régulièrement entre les deux guerres, dirigée par le R. P. FELIX ANIZAN, elle avait pour titre "R E G N A B I T" (il Règnera) et pour sous titre "Revue Universelle du Sacré-Coeur", et en exergue "TOUTE la question du Sacré-Coeur, TOUT le mouvement des âmes vers le Sacré-Coeur, voilà l'objet de cette revue".

Elle était l'émanation de "La Société du rayonnement intellectuel du Sacré-Coeur" patronnée par quinze cardinaux, archevêques et évêques. En la quatrième page de couverture elle se présentait ainsi :

"Elle a pour principe directeur qu'en nous montrant son Coeur tout aimant, le Christ veut fixer sur son Amour la pensée humaine afin de s'attirer l'amour des hommes. Ce but éternel du Christ c'est exactement celui que se propose aujourd'hui la Société du rayonnement intellectuel du S. C., elle veut aussi fixer la pensée humaine sur l'Amour dont palpite sans fin le Coeur toujours ouvert. Oeuvre essentiellement EVANGELIQUE : le Christ ayant toujours eu à coeur de montrer son amour pour provoquer l'amour.
Oeuvre éminemment HUMAINE a notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de rappeler aux hommes cet amour du christ...

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le "signe nouveau", des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir dans tout l'ordre de la pensée humaine l'idée de cet Amour qui résume tout le christianisme et dont l'humanité a plus besoin que jamais".

Beau programme il est vrai capable d'attirer et de sanctifier les âmes pieuses, mais cependant demi-programme de la véritable et nécessaire dévotion au Sacré-Coeur qui est Amour et REPARATION. Certes le Christ Notre Seigneur "a toujours eu à coeur de montrer son amour pour provoquer l'amour", mais aussi Sa Volonté de justice, exigeant notre conversion par la Croix pour réparer les conséquences de la Chute ! Réparation conditionnant la jouissance du Royaume !

Reconnaissons cependant à la lecture de REGNABIT, que, si le manifeste est incomplet, la matière en est variée et l'omission originelle en partie comblée par les articles excellents de certains rédacteurs.

UNE COLLABORATION HETEROGENE

Nous arrivons au vif du sujet : les collaborateurs de la Revue. Tous des "intellectuels", des érudits, certains connus et réputés, en majorité des ecclésiastiques dominicains, jésuites, bénédictins, rédemptoristes, très estimés pour l'orthodoxie de leur doctrine, tels Dom Séjourné osb, le R. P. Lémius op, le R. P. Henry c.ss r. directeur de l'excellent "Apôtre du Foyer", etc... Ces apôtres de "passage" donnent à la revue des pages de profonde piété populaire et réparatrice alors que les plus habituels collaborateurs y dispensent une érudition très "hermétique" donnant un ton abscons bien éloigné des besoins du coeur du pauvre pécheur. Revue intellectuelle oui, mais par là même pas universelle ! Le lecteur nous comprendra quand nous lui citerons des titres d'articles à suivre de fascicule en fascicule.

UNE DEVOTION GENANTE

Le Directeur de "REGNABIT", le R. P. ANIZAN intitule son éditorial de MAI 1926 : "Révélation du Sacré-Coeur et Dévotion au Sacré-Coeur".

Sa grande idée est de tirer de la révélation du S. C. une doctrine pour "rechristianiser la pensée humaine", on ne peut qu'y souscrire, mais pourquoi faisant appel au "symbolisme" de cette révélation en arrive-t-il à dissocier, à opposer même ce qui est de l'ordre du coeur et ce qui est de l'ordre de l'intelligence, comme si l'un devait exclure l'autre, comme si l'un ne devait pas conduire à l'autre ? au point d'écrire : "odieuse équivalence entre révélation du Sacré-Coeur et dévotion au Sacré-Coeur, odieuse parce que fausse, odieuse parce que funeste, c'est elle qui barre tout le rayonnement du Sacré-Coeur dans l'ordre de la pensée" !!!

Il qualifie de "sentimentalisme" cette dévotion populaire. Le révérend Père n'a-t-il pas senti que son ostracisme mènerait à un intellectualisme froid et déssèchant ?

"UNE ATTITUDE D'INTELLIGENCE"

Le R. P. ANIZAN dans son étude : "Précis de vérités premières sur le rayonnement intellectuel du S. C." (REGNABIT Mai 1927) tente d'accréditer sa pensée et son "orientation" en s'assurant des cautions, en citant Bossuet et Dom Guéranger, il présente le Coeur de Jésus comme le symbole de Son Amour, précisant : "c'est bien ainsi qu'il faut le regarder, non point dans sa matérialité seule, non point simplement comme organe de l'Amour mais avant tout comme symbole réel de l'Amour". Qui a dit le contraire ? Il tient à conditionner son lecteur, a lui mettre en tête qu'il y a distinction fondamentale entre l'organe objet de dévotion et le symbole matière de doctrine.

Avant de porter le bistouri plus a fond il renouvelle l'anesthésie, il rassure son patient : "C'est un fait que le Sacré-Coeur est l'objet d'une dévotion, cette

dévotion au S. C. porte loin dans l'ordre moral puisque selon le mot de Mgr PIE, elle est "le sommaire substantiel de toute la religion, l'abrégé de tout le christianisme", mais il faut dire bien plus que cela, il faut dire que la portée intellectuelle de la manifestation du S. C. est indépendante de la dévotion au S. C. même si elle ne déterminait aucune dévotion cette manifestation du S. C. devrait déterminer une tournure d'esprit qui mériterait d'être voulue pour elle-même......, la manifestation du S. C. qui détermine par sa valeur affective une orientation de piété, doit par sa valeur intellectuelle déterminer une attitude d'intelligence, produire un état d'esprit, nous orienter mentalement".

Celui qui sait lire en déduit : la dévotion au Sacré-Coeur ne déterminant pas une attitude d'intelligence est alors une attitude viscérale !

UNE TACTIQUE OSEE ET RUSEE

Malgré leur "dévotion", comment conserver les abonnés tout en les orientant "mentalement" ? Une solution, panacher ! ouvrir les pages de la revue aux Apôtres de cette misérable dévotion, et, surtout aux philosophes éclairés façonneurs de mentalités intelligentes.

Le directeur après avoir troublé l'âme et cassé la dévotion du pauvre lecteur lui concède un calmant que lui administre le célèbre dominicain le R. P. LEMIUS apôtre et orateur du Sacré-Coeur, supérieur des chapelains de Montmartre, animateur de l'Adoration nocturne. En homme réaliste habitué a entrainer les hommes et élever les âmes vers le Sacré-Coeur, faisant dans "REGNABIT" l'historique de l'archiconfrérie du S. C. (sans spéculer sur le symbolisme) il écrit : "La religion se résume tout entière dans l'amour, la dévotion au S. C. est la quintessence du christianisme". Il termine en citant Mgr Gouraud, un évêque selon le Coeur de Jésus : "Beaucoup d'hommes s'imaginent faussement que la dévotion au S. C. est trop mystique pour eux, en quoi ils se trompent. La dévotion au S. C. est le culte de l'Amour que Jésus Christ a eu pour l'humanité... elle porte aux deux choses qui ont été, oserais-je dire, les deux grandes préoccupations de Jésus Christ sur la terre : la REPARATION de la gloire de Dieu outragée par l'ingratitude du genre humain, et la REDEMPTION de ce dernier par l'apostolat et le sacrifice. L'expérience a déjà prouvé que des grâces particulières sont réservées à l'apôtre qui est dévot au S. C. Ce n'est d'ailleurs que la réalisation des promesses faites à la Bienheureuse Marguerite Marie".

Pauvre lecteur de "REGNABIT" !

Ceci accordé va permettre au directeur de faire progresser son "orientation" en corrigeant ainsi : "le coeur dans lequel est "l'abrégé de tous les mystères du christianisme" ce n'est pas le Coeur du Christ tout seul et vu dans sa seule matérialité ce n'est pas non plus le Coeur **métaphorique, c'est-à-dire** l'Amour tout seul, appelé Coeur par figure de rhétorique, c'est le Coeur symbolique, c'est-à-dire le Coeur réel du Christ uni à l'amour réel par un symbolisme qui est vraiment fondé en réalité et qui vise la réalité". (REGNABIT Mai 1927)

Pauvre lecteur !

Quand les Vendéens et les Cristeros se faisaient tuer au nom du Sacré-Coeur ils ne cogitaient pas sur la matérialité ni sur le symbolisme, ils offraient leurs souffrances et leur sang par amour. "Je vous bénis Père, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et les avez révélées aux simples et aux petits. St Math. XI, 25"

UNE DANGEREUSE LITTERATURE A "LA CONQUETE DE LA PENSEE"

Le R. P. ANIZAN poursuit son but. Il voit dans le symbolisme une valeur intellectuelle partant à "la conquête de la pensée". Aussi va-t-il conduire à sa façon cet apostolat en initiant les bonnes âmes déconcertées.

Voici les titres annoncés de quelques-uns des articles "très utiles" dans une revue catholique se proposant de rechristianiser la pensée par la connaissance intellectuelle du Sacré-Coeur !

- A propos de quelques symboles hermétiques
- Le Verbe et le symbole
- Le Coeur du Monde dans la Kabbale hébraïque
- Considérations sur le symbolisme. Symbolisme et philosophie
- Le Centre du Monde dans les doctrines extrêmes orientales
- L'idée du Centre dans les Traditions antiques
- L'emblème du Sacré-Coeur dans une Société secrète américaine
- Le Symbolisme de la Rose
- La Rose emblématique de Martin Luther
- A propos de quelques symboles hermético-religieux
- L'Iconographie emblématique de J. C. Le tétramorphe
  Le Dauphin et le crustacé
  Le Griffon et la Salamandre
  L'Hippocampe et le Pistrix

Tous ces articles parus au cours des années 1925 à 1927, alors que l'Eglise instaurait la fête et le culte du Christ Roi ! Nous doutons qu'en plein triomphe du laïcisme sous le Cartel des Gauches, face à l'expansion du marxisme, ce type de méditation ait contribué à la conversion des pécheurs et à l'établissement du Règne Universel du Sacré-Coeur. Non qu'il faille ignorer le vrai symbolisme dans le christianisme certes, mais l'ordre des urgences, la priorité de la Charité en temps de perdition n'est elle pas d'amener la créature à pleurer ses offenses au Créateur dans le Coeur Miséricordieux du Rédempteur ?

Fallait-il que déjà, il y a soixante ans, les esprits soient embrumés au point de ne rien voir, le sens catholique émoussé au point de ne rien sentir... et la formation donnée dans les séminaires si pauvre, sinon pervertie ? Il est vrai que les Conseils de Vigilance -créés et imposés dans les diocèses par PIE X au début du siècle- étaient truffés de modernistes !

UN COLLABORATEUR HETERODOXE

A qui le directeur de REGNABIT a-t-il confié la rédaction de l'essentiel de cett littérature, ou bien quel est l'auteur qui s'est infiltré dans les colonnes de cette publication au titre si exaltant ? Tout simplement un musulman (déjà !) le sheik Abdel Wahed Yahia. Conjecturons que le R. P. ANIZAN ne le connaissait que sous son nom de baptême : René Guénon.

En quelques années et une vingtaine d'articles il va "orienter mentalement" -le mot est juste- sur d'autres voies les bonnes âmes si confiantes en une Revue si bien patronnée.

GUENON va leur apprendre, de manière intelligente bien sûr, où il faut chercher le "Centre", qu'il préfère au Coeur. Rappelons-nous qu'à cette époque GUENON a parcouru son "itinéraire spirituel", il est franc-maçon, évêque gnostique et à la fois hindouiste et musulman. Il n'est pas catholique mais écrit pour les pieux catholiques, en ne prononçant pas ou rarement le nom de Notre Seigneur, le Coeur étant comme il s'efforce de le démontrer de toutes les religions, comme le Centre, et non Celui qui a saigné pour le rachat des hommes dans l'Unique Eglise de Vérité.

GUENON, contrairement à son directeur, apparemment ne casse rien dans REGNABIT, il introduit habilement un mode de pensée ésotérique, fait références constantes aux religions orientales, il y trouve des similitudes frappantes avec le christianisme. Il dépose des germes da s l'esprit des meilleurs.

"LE GRAND OEUVRE"

Le fascicule Février 1926 de Regnabit, déjà cité, suffirait à lui seul à poser

les fondements de notre réquisitoire. René GUENON y traite faussement de choses qu'il connaît bien, non pas du Sacré-Coeur, mais d'un sujet tellement important pour la connaissance de la Miséricorde Divine et le salut des âmes, pensez-donc !

De quoi ? des symboles corporatifs !

Donnant la suite d'un précédent article il enchaîne : "Une confirmation nous a été apportée depuis lors sur ce que nous avions dit en terminant à propos des marques des maçons et tailleurs de pierre et des symboles hermétiques auxquels elles paraissent se rattacher directement. Le renseignement dont il s'agit se trouve dans un article relatif au compagnonnage qui par une coïncidence assez curieuse (!) était publié précisément en même temps que le nôtre. Nous en extrayons ce passage : "Le christianisme arrivé a son apogé voulut un style résumant sa pensée... c'est alors que les Papes créèrent à Rome l'Université des Arts où les monastères de tous les pays envoyèrent leurs élèves et leurs laïcs constructeurs. Ces élites fondèrent ainsi la maîtrise universelle ou tailleurs de pierre, imagiers, charpentiers et autres métiers d'art reçurent la conception constructive qu'ils appelaient le Grand Oeuvre. La réunion de tous les maîtres d'oeuvres étrangers forma l'association symbolique, la truelle surmontée de la croix... Les marques emblématiques créèrent les symboles de la Grande Maîtrise Universelle ("La Religion de l'Art"dans le Voile d'Isis n° nov. 1925)."

Voilà l'échantillon de la littérature où se complait GUENON, qui poursuit : "l'usage qui en était fait, aussi, dans le symbolisme purement hermétique".

A longueur de pages GUENON familiarise le bon lecteur innocent avec les pratiques des initiés, il acclimate, conditionne, oriente, redresse "les jugements excessifs" dit-il, voyons comment : "on a trop souvent le tort de ne penser qu'à la Maçonnerie moderne, sans réfléchir que celle-ci est simplement (sic !) le produit d'une déviation" (simplement !). GUENON attribue "simplement" cette "déviation" aux fondateurs de la Grande Loge d'Angleterre qui firent disparaître les formules que ceux-ci "estimaient fort gênantes, comme l'obligation de fidélité à DIEU, à la Ste Vierge et au Roi" écrit-il.

GUENON mène très bien son affaire, très habile, il parle de la "chose" sans en avoir l'air, si bien que le lecteur est perdu. De quelle maçonnerie s'agit-il ? Reprenons son étude :

"Nous n'avons pas à examiner ici dans son ensemble la question si complexe et si controversée des origines multiples de la Maçonnerie, nous nous bornons à en considérer ce qu'on peut appeler le côté corporatif, représenté par la Maçonnerie Opérative, c'est-à-dire par les anciennes confréries de constructeurs. Celles-ci comme les autres corporations possédaient un symbolisme religieux ou si l'on préfère hermético-religieux en rapport avec les conceptions de cet ésotérisme catholique qui fut si répandu eu Moyen-Age. En dépit de ce que prétendent de nombreux historiens, la jonction de l'hermétisme avec la Maçonnerie remonte bien plus loin que l'affiliation d'Elias Ashmole a cette dernière (1646)... Il nous paraît incontestable que les deux aspects opératif et spéculatif ont toujours été réunis dans les corporations du Moyen-Age qui employaient d'ailleurs des expressions aussi nettement hermétiques que celle de "Grand-Oeuvre"."

"N'AYEZ PAS PEUR"

Comment le "dévot" du Sacré-Coeur si confiant en cette bonne Revue pourrait-il subodorer le complot ? Certes il éprouve bien un malaise, mais lui est-il possible de soupçonner que des rédacteurs de la Revue puissent servir une autre cause que celle du Rédempteur, qu'ils puissent être ésotériques ou gnostiques, d'ailleurs lui vient à l'esprit le souvenir d'un récent article de REGNABIT signé de DOM SEJOURNE qui lui ôte toutes ses craintes. L'éminent bénédictin y avait fustigé les esprits chagrins hostiles à la dévotion au Sacré-Coeur, les comparant aux gnostiques des premiers siècles et citant pour étayer sa démonstration Saint IRENEE l'adversaire des gnostiques : "devant la falsification gnostique qui prétendait connaître un autre Christ que Jésus plus mystérieux et plus spirituel l'évêque de Lyon s'écrie "je ne connais point ce Christ supérieur qu'ils inventent, je ne connais que l'Emmanuel qui est né de la Vierge et a goûté comme nous le lait et le miel". C'est effectivement très peu hermétique, mais bien catholique !

"L'ORIENTATION"

Vouloir étudier le travail subversif de GUENON dans les pages de REGNABIT nécessiterait un volume, notre intention se limite à montrer quels thèmes il choisit pour "produire" un état d'esprit, de quelle méthode il use pour "orienter mentalement" et comment peut se faire la pénétration et le développement de la Révolution dans le Christianisme.

N'oublions pas qu'à l'époque où oeuvre GUENON se préparent des actions convergentes pour un grand assaut des colonnes de l'Eglise. Le mouvement oecuménique du Père PORTAL progresse dans les séminaires et les oeuvres, le mouvement liturgique de Dom Lambert BEAUDUIN vers l'orientalisme gagne les monastères et les paroisses.

UN AUTRE COEUR, VOILA LA TRADITION

Voyons tout de même où veut en venir GUENON dans un article (REGNABIT juillet-août 1926) titré "le Coeur du Monde dans la Kabbale hébraïque" :
"Nous avons fait allusion au rôle joué dans la Tradition hébraïque, aussi bien que dans toutes les autres traditions, par le symbolisme du Coeur, qui là comme partout, représente essentiellement le Centre du Monde. Ce dont nous voulons parler est ce qu'on appelle la Kabbale, mot hébreu qui signifie "tradition" et qui désigne la doctrine transmise oralement pendant des siècles avant d'être fixée dans des textes écrits..."

Suit un très long développement pour en arriver à la conclusion :
"Quoi qu'il en soit ce qui est incontestable c'est que le Coeur... s'identifie au "Saint Palais" de la Kabbale, c'est bien ce même Coeur, Centre de toutes choses, que la doctrine hindoue de son côté qualifie de "cité divine" (Brahma-pura). Le "Saint Palais" est aussi appelé "le Saint des Saints"... le saint des saints n'était pas autre chose qu'une figure du véritable "Centre du Monde", figure très réelle du reste puisqu'il était aussi le lieu de la manifestation divine..."

Du Sacré-Coeur, Coeur de la Rédemption il ne dit mot. Guénon est habile, il ne semble pas imposer, il conditionne et laisse son lecteur enregistrer ici et là et finalement conclure : dans toutes les religions c'est pareil ! pourquoi ne pas s'entendre et s'unir ?

UNE SUBVERSION

L'ésotérique GUENON, qu'on croit catholique, n'écrit pas dans cette revue catholique pour faire avancer le culte du Sacré-Coeur, il parle d'autre chose, il détourne la piété catholique, il la pervertit. Mais il séduit car il fustige le matérialisme, car il loue la Tradition, il rassure les inquiets et puis... il est tellement savant ! Ses disciples d'aujourd'hui sont très fidèles à sa méthode.

Nous ne pouvons quitter ce génial corrupteur de la pensée catholique, sans citer cette perle si brillante qui lui a permis d'aveugler tant d'esprits religieux, on la trouve dans REGNABIT :
"La tendance moderne, telle que nous la voyons s'affirmer dans le protestantisme est tout d'abord la tendance à l'individualisme. Ce même individualisme au point de vue philosophique s'affirme également dans le rationalisme qui est la négation de toute faculté de connaissance supérieure à la raison... L'individualisme ainsi entendu dans l'ordre intellectuel a pour conséquence presque inévitable ce qu'on pourrait appeler une humanisation de la religion qui finit par dégénérer en religiosité, c'est-à-dire par n'être plus qu'une simple affaire de sentiment, un ensemble d'aspirations vagues et sans objet défini, le sentimentalisme, du reste, est pour ainsi dire complémentaire du rationalisme".

Discours subtile, discours habile. Après cela la doctrine guénonienne passe bien. Et la dévotion au Sacré Coeur dénoncée comme sentimentale par le R. P. ANIZAN est en bien mauvaise compagnie. Après quelques années de telles lectures la "Conquête de la pensée" est réalisée et les "dévots" sont initiés.

M. M.

DU MOUVEMENT D'OXFORD AUX ENTRETIENS DE MALINES

Le contenu de cet article, que l'on pourrait également intituler "Anglicans et Catholiques du 19 au 20èmes siècles" donnera l'impression d'un retour en arrière par rapport à l'étude parue dans le n° 10 et qui traitait du développement oecuménique en milieu protestant jusqu'à nos jours.

Il s'agit en effet d'un de ces retours nécessaires pour cerner les différents plans d'une question et nous allons pouvoir aborder ainsi deux aspects déterminants du problème oecuménique : d'une part son impact dans les milieux catholiques en liaison avec les milieux protestants, ce qui nous conduira à étudier l'oecuménisme proprement catholique dans les prochains numéros , d'autre part les pièges de l'oecuménisme, obstacle théorique et pratique à l'Unité de l'Eglise, à travers un exemple qui sera détaillé dans un article voisin de celui-ci.

Notre sujet couvre près d'un siècle et demi, dans plusieurs pays, et intéresse à la fois l'anglicanisme et le catholicisme ; nous devons donc respecter un certain découpage chronologique pour introduire un peu de clarté et nous examinerons successivement : les rapports entre catholiques et anglicans du 16 au 18èmes siècles, leur évolution au début du 19ème siècle, le Mouvement d'Oxford, puis les rapports dans la Seconde partie du 19ème siècle, et enfin les Entretiens de Malines avec leur influence sur le courant oecuméniste dans l'Eglise elle-même.

Anglicans et Catholiques du 16è au 18è siècles

Chacun sait que la Réforme s'est opérée en Angleterre d'une façon particulièrement complexe et progressive, ainsi que nous l'avons esquissé dans un précédent article du Bulletin n° 7 ; cela n'est pas sans importance pour notre propos car, de ce fait, l'Anglicanisme a souvent paru occuper une position intermédiaire entre le Protestantisme en général et le Catholicisme, en une sorte d'oecuménisme avant la lettre, selon une notion qui est d'ailleurs fréquemment affirmée par certains anglicans depuis un siècle.

Rappelons brièvement les faits.

Le Roi Henri VIII fit schisme pour des raisons de convenance personnelle, des raisons intimes et des raisons politiques, sans être lui-même tenté par les thèses protestantes. Néanmoins l'infiltration s'effectua malgré tout et le futur roi Edouard VI fut formé par des maîtres luthériens, de sorte qu'une fois sur le Trône il ajouta l'hérésie au schisme, et en 1549 le Prayer BOOK introduisit la nouvelle religion dans la vie quotidienne.

La restauration catholique par la Reine Marie Tudor entre 1553 et 1558 ne marqua qu'un bref intermède ; dès l'arrivée au pouvoir de la Reine Elizabeth 1 le développement de l'Anglicanisme reprit de plus belle et fut réalisé en une dizaine d'années ; une nouvelle hiérarchie épiscopale fut mise en place et sacrée dans des conditions qui devaient conduire le Pape Léon XIII à en nier la validité à la fin du 19è siècle.

En 1563 furent promulgués les XXXIX Articles, formulaire doctrinal sur lequel devait reposer jusqu'à nos jours l'Eglise Anglicane, que l'on appelle depuis l'Eglise Etablie, d'où l'expression "Establishement" pour désigner l'appareil ecclésiastique et laïque qui en est l'armature et qui lui a permis de résister aux forces d'éclatement.

Peu à peu la persécution des catholiques se fit plus forte : avec l'excommunication de la Reine Elizabeth par le Pape Saint Pie V, puis les malheurs de Marie Stuart et le désastre de l'Armada, elle atteignit un paroxysme dont il nous faudra faire un jour le récit tant l'héroïsme des catholiques anglais fut éclatant.

Mais contestée sur sa droite, peut-on dire, l'Eglise Etablie l'était aussi sur sa gauche par l'opposition puritaine qui lui reprochait de garder encore trop de traces du catholicisme dans sa constitution et dans sa liturgie : les Puritains rejetaient l'Episcopat, certains extrémistes même le Presbytérat, et ils refusaient également la plupart des éléments de la liturgie qu'ils voulaients réduire à la simple prédication.

Bien que minoritaires ces éléments furent près de s'imposer et l'Eglise Etablie, qui tolérait pourtant à peu près toutes les fantaisies individuelles pourvu qu'elles s'exercent dans son sein, dut les persécuter et s'efforça de les diviser : une partie s'exila sur le Continent, surtout en Hollande, tandis qu'une majorité resta dans L'Eglise Anglicane où elle se développa peu à peu, réussissant à faire triompher la révolution au milieu du 17è siècle, une révolution à la fois politique et religieuse.

Après une dizaine d'années qui virent la décapitation de Charles 1er puis la république, le pouvoir de Cromwell et le triomphe des puritains, le retour de Charles II permit le rétablissement de l'Eglise Anglicane et l'abaissement des puritains mais les diverses tentatives royales d'apaisement à l'égard des catholiques se heurtèren à un violent barrage des protestants, toutes tendances confondues, et n'aboutirent au contraire qu'à envenimer leur position : l'"Acte d'Union" obligea alors tout fonctionnaire à reconnaître le Roi comme chef de l'Eglise et à recevoir la communion selon le rite anglican excluant la Transsubtantiation, ce qui éliminait automatiquement les catholiques.

Un nouvel intermède catholique avec le Roi Jacques II ne dura que trois ans. Trop pressé dans sa tentative de restauration du catholicisme, le roi fut supporté au début car on attendait sa disparition plus ou moins proche ; mais lorsque en 1688 il eut un héritier, Jacques-Edouard, futur roi catholique, les protestants entrèrent en rebellion et firent appel au protestant hollandais Guillaume d'Orange. Celui-ci vint effectivement avec une armée de quinze mille hommes et envahit l'Angleterre, tandis que Jacques II s'enfuyait en France.

La révolution de 1688 marquait ainsi la défaite totale du catholicisme dont les membres ne représentèrent bientôt que moins de 5 % de la population ; traités en citoyens à part, les catholiques n'eurent même pas droit à la tolérance dont bénéficièrent les protestants non-conformistes (donc hors de l'Eglise Anglicane) au cours du XVIIIème siècle. Sans droits civiques, exclus de toutes fonctions officielles, obligés de financer leurs prêtres tout en payant la dime au clergé anglican, ils traversèrent une longue période d'oppression qui ne commença à se desserer qu'à la fin du 18ème, après les guerres d'indépendance d'Amérique.

WoWoWoWoWoWoWoWoW

L'évolution de la situation à partir de 1780

La mort de Jacques III Stuart fit perdre aux catholiques leur prétendant au trône, et peu à peu l'opposition dynastique s'apaisa ; en 1778 le "Toleration Bill" fut voté par le Parlement autorisant le culte catholique public en échange d'un serment d'allégeance à la maison royale de Hanovre. Malgré de violentes émeutes populaires déclenchées par les protestants extrémistes la loi fut maintenue et elle fut même complétée en 1791 par le "Relief Bill" qui permit aux catholiques d'accéder au Barreau.

Au même moment les persécutions de la Révolution française amenèrent en Angleterre plusieurs milliers de prêtres catholiques français dont l'attitude et la personnalité furent un vigoureux témoignage pour les protestants anglais. Les premières années du 19ème siècle virent cependant échouer plusieurs tentatives destinées à améliorer la position des catholiques en leur assurant l'égalité civique, mais le courant se dessinait nettement.

Il aboutit grâce à l'action percutante de O'Connell, jeune avocat irlandais qui lança à partir de 1810 une grande Association Catholique et qui, grâce à une puissante campagne d'agitation, parvient à ses fins entre 1828 et 1829. Finalement en Avril 1829 l'"Emancipation Bill" fut adopté par les Chambres et par le Roi : en vertu de cet "Acte d'émancipation" les catholiques pouvaient désormais exercer toutes les fonctions civiles et militaires, hormis la Royauté et la Chancellerie, et cela dans tout l'Empire Britannique.

O'Connell n'eut pas le même succès en ce qui concerne la question politique irlandaise puisqu'il mourut en 1847 sur un échec et après beaucoup de tribulations, mais la cause des catholiques anglais fut très améliorée dès ce moment-là au point qu'une tendance des protestants anglais au retour vers le catholicisme est décelable dès 1830. C'est ce courant qui devait donner naissance au Mouvement d'Oxford.

Le Mouvement d'Oxford

S'il est dans la nature des groupes protestants d'être divisés en tendances et courants de pensée, c'est sans doute au sein de l'Eglise Anglicane que ce trait est le plus marqué et, pour ainsi dire, le mieux structuré : en effet les divergences qui, en d'autres sectes, auraient entraîné un éclatement du corps religieux, ont pu cohabité dans l'Anglicanisme du fait de l'Establishment et elles ont abouti à la constitution de trois familles d'esprit nettement distinctes et reconnues comme telles par tous.

La Basse-Eglise (Low Church) regroupe ceux qui s'en tiennent aux 39 Articles et à leur interprétation protestante selon le style des 16 et 17èmes siècles. Les membres de *la Haute-Eglise* (High Church) au contraire, cherchent non seulement à réintroduire toute la pompe du culte catholique (nous nous situons évidemment ici avant Vatican II), mais aussi à interpréter les 39 Articles dans un sens souvent proche du catholicisme.

L'Eglise Large (Broad Church) est le parti des Libéraux, c'est-à-dire de ceux qui professent un libéralisme religieux des plus larges en vertu duquel toutes les opinions et toutes les sectes pourraient cohabiter, hormis les papistes bien-sûr.

Ce que l'on devait appeler le Mouvement d'Oxford est donc né dans un milieu "Haute-Eglise", parmi les jeunes professeurs de l'Université désireux de réformer l'Eglise Etablie et de réagir à la fois contre le laisser-aller des clergymen "Basse-Eglise" et le laxisme doctrinal de l'Eglise Large qui comptait plus d'un membre éminent parmi les universitaires.

Un petit groupe d'amis lança à partir de 1833 une campagne de libelles qui eut un retentissement considérable ; en Juillet 1833 John Keble prononça un sermon dans lequel il dénonçait une "apostasie nationale", puis en Septembre 1833 paraissait un petit texte anonyme de trois pages intitulé "Tract for the times" : le prétexte en était la décision du Parlement de supprimer dix évêchés en Irlande et l'auteur, sans attaquer la loi elle-même, rappelait aux clercs de l'Eglise Anglicane qu'ils tenaient leurs pouvoirs spirituels de la succession apostolique et non de l'Etat ; ce tract émanait de John-Henry Newman qui sera l'un des principaux éléments du Mouvement d'Oxford avec Pusey, Keble, Founde, Ward et Bowden.

D'autres tracts suivirent rapidement, traitant de tous les points de désaccord entre Haute et Basse Eglises, discipline, liturgie, sacrements ; en guère plus d'un an il en parut 46 dont le plus grand nombre sortirent de la plume de Newman. Tous furent l'objet d'une intense diffusion, jusqu'au fond des campagnes, et ils ne tardèrent pas à provoquer de violentes réactions, leurs auteurs étant accusés de papisme ; ce reproche contrariait vivement Newman et ses amis qui étaient désireux de réformer l'Eglise Anglicane pour la faire revenir à l'Eglise des premiers siècles, mais tout-à-fait opposés au romanisme, c'est-à-dire à l'Eglise catholique actuelle.

La situation s'envenima encore quand le Dr Pusey vint apporter son aide au groupe à partir de 1835 ; grand érudit il donna aux tracts un poids accru en écrivant des traités beaucoup plus fouillés et doctrinaux, tant et si bien que, en Mai 1836, l'Assemblée des maîtres de l'Université d'Oxford vota un blâme contre les nouvelles doctrines dénoncées comme papistes.

Le temps et les critiques ne firent qu'amplifier l'évolution des membres du groupe, évolution d'ailleurs diverse comme nous le verrons.

Newman, élève puis enseignant à Oxford, était devenu en 1828 curé de Ste Marie d'Oxford, paroisse de l'Université ; la chaire, comme la pratique liturgique, lui donnaient les moyens de diffuser la doctrine des Tracts et d'entraîner la jeunesse intellectuelle dans le sens du catholicisme.

Entrainé par la logique de son système, il rédigea en 1841 le Tract 90 dans lequel il s'efforçait de démontrer l'orthodoxie des 39 Articles anglicans et leur conformité à l'enseignement catholique ; les chefs de l'Université le condamnèrent à nouveau, qualifiant son texte de "chef d'oeuvre de Satan", et l'évêque d'Oxford le somma de se rétracter, ce qu'il refusa. Un an plus tard il se retira à la campagne avec quelques amis pour réfléchir et au bout de dix-huit mois il prit sa décision : en septembre 1843 il démissionnait de sa cure et consacrait les deux années suivantes à la rédaction de son "Essai sur le développement de la doctrine chrétienne". [1]

Plusieurs de ses amis, dont Ward, s'étaient convertis entre temps, et le 8 octobre 1845, dès son livre terminé, Newman abjurait l'anglicanisme, bientôt suivi par un grand nombre de ses disciples, plus de trois cents dit-on.

---

1 Sans qu'il soit possible de nous étendre ici sur ce point, mais nous y reviendrons plus tard, il faut souligner une certaine ambiguïté dans cette théorie du développement du dogme : présentée comme une justification de l'Eglise catholique contre les Protestants, elle devait aussi être reprise par les Modernistes quelques années plus tard pour asseoir leurs conceptions évolutionnistes en matière théologique.

Cependant certains autres parmi ses plus proches amis, Keble et Pusey notamment, refusèrent de faire le saut et préférèrent rester dans l'Eglise anglicane, pratiquant une *"via media"* incarnant ce que l'on a appelé l'*"anglo-catholicisme"*, proche du catholicisme par ses rites, d'où étiquette *"ritualiste"* qui lui est généralement donnée. Nous retrouverons plus loin ces deux tendances, et un autre article de ce Bulletin est consacré au Puseyisme.

La position catholique à partir du milieu du 19ème siècle

Depuis le rétablissement du culte catholique public en 1778 et de l'égalité sociale en 1829, le catholicisme anglais avait récupéré beaucoup de ses positions, ce qui n'avait pas été une des moindres sources du Mouvement d'Oxford ; celui-ci à son tour provoqua tant de conversions que, une quinzaine d'années après ses débuts, le Pape Pie IX put envisager de rétablir la hiérarchie catholique en Angleterre et la chose fut effective en Septembre/Octobre 1850.

Wiseman, un catholique anglo-espagnol de vieille souche, devint cardinal-archevêque de Westminster avec douze évêques suffragants ; malgré beaucoup d'émoi et d'agitation chez les anglicans, cette hiérarchie put s'installer et se mettre au travail, le plus facile n'étant pas d'accorder la vieille garde catholique réduite à environ cent mille membres, avec les nouveaux convertis sans cesse plus nombreux grâce à l'action des ordres religieux.

Un autre converti de poids, Manning, ancien archidiacre anglican de Chichester, devenu catholique en 1851 puis coadjuteur de Wiseman en 1856, lui succéda à la tête de la hiérarchie anglaise en 1865 ; longtemps ami de Newman, dont la pensée l'avait conduit à la conversion, il s'en détacha pour combattre ses idées libérales.

En effet en Angleterre, comme sur le Continent, n'avait pas tardé à se développer une école empreinte de libéralisme, dont l'organe était la revue "The Rambler" (en anglais le flaneur, le vagabond) animée par plusieurs convertis d'Oxford et à laquelle collaborait Newman. Le cardinal Wiseman lui avait opposé la Revue de Dublin, dirigée par Ward, autre promoteur du Mouvement d'Oxford mais de la tendance intransigeante, et Manning fut conduit à contrer l'action de Newman, lequel pour se défendre publia en 1864 son ouvrage le plus célèbre, son "Apologia pro vita sua".

La même année 1864 l'encyclique Quanta Cura et le Syllabus confirmèrent la position de Manning qui fut un des piliers du Concile Vatican I en 1870 et qui devint cardinal en 1875. Assez logiquement l'élévation de Newman au cardinalat en 1879 fut un des premiers gestes du nouveau pontife Léon XIII, et signa le triomphe de la nouvelle école "non-intransigeante"....

L'Anglo-catholicisme et la "corporate réunion"

Tandis que le nombre des catholiques grandissait rapidement, les ritualistes ou "anglo-catholiques" se développaient de leur côté en accentuant leur ressemblance extérieure avec le catholicisme sauf sur deux points, le libre-examen protestant et la suprématie pontificale.

L'évolution était telle que l'archevêque d'York ne craignit pas d'affirmer "*qu'ils devenaient chaque jour plus catholiques mais aussi plus antiromains" !*. Au-delà de la beauté de la formule il nous faut relever surtout son habile distinction du catholique et du romain, que l'on retrouve fréquemment à la base des discussions oecuméniques et qui conduit logiquement à cette double conclusion : l'Eglise oecuménique se fera en dehors de Rome, et Rome elle-même si elle veut adhérer à cette future "Eglise catholique-oecuménique" devra cesser d'être romaine.

Les Anglo-catholiques professaient ainsi un "catholicisme" à eux, insulaire, anglais, d'où leur nom. Cette attitude ambiguë ne pouvait déboucher que sur deux attitudes : soit une conversion complète et franche au vrai catholicisme, soit un bloquage d'autant plus assuré sur une position intermédiaire, la "via média" qui conduisit certains d'entre eux à effectuer des tentatives de rapprochement avec Rome et à prôner une réunion en corps, la "corporate réunion" meilleur moyen d'éviter les innombrables conversions individuelles.

Nous nous trouvons là en plein oecuménisme pratique, au coeur même de notre propos, et à la source de bon nombre d'équivoques contemporaines.

* La première tentative fut celle de l'APUC, Association for the promotion of the Union of Christiendom, fondée en 1857 par l'anglican George Lee et le catholique Philippe de Lisle et qui, s'appuyant sur la théorie des trois branches, se proposait une réunion générale de la chrétienté (note 2). L'APUC fut condamnée par un décret du ST Office en 1864, les catholiques durent s'en retirer et les anglicans se retrouvèrent seuls pour promouvoir cette étrange conception.

* Une deuxième tentative fut celle de l'OCR, Order for Corporate Reunion, fondée en 1874 par trois clergymen anglo-catholiques, Lee, Secombe et Mossman, qui publièrent en 1877 une étude dénonçant un certain nombre d'insuffisances anglicanes, notamment en matière de rituels sacramentels : confirmation, Extrême-Onction, Baptême, mais leur position concernant le Pape restait identique à celle de l'APUC.

Il est intéressant de noter que ces trois clergymen inquiets pour la valeur des ordinations anglicanes se tournèrent vers les Orientaux, et, s'étant rendus en 1875 à Venise, ils furent baptisés, confirmés, ordonnés et sacrés par trois évêques authentiques, un orthodoxe grec, un syro-melchite et un catholique oriental. A leur retour en Angleterre ils firent eux-mêmes un certain nombre de sacres, participant en 1879 à la création de la hiérarchie d'une secte curieuse, l'Eglise Celtique. Ils seraient également à l'origine de près d'un millier de réordinations de pasteurs anglicans peu sûrs d'eux-mêmes. Mais finalement deux des fondateurs rentrèrent dans l'Eglise : Mossman fut reçu en 1885 par le Cardinal Manning et Lee en 1901 par le P. Best de l'Oratoire.

* La troisième tentative unioniste, la principale, fut l'oeuvre de Lord Halifax, président de l'English Church Union, puissante organisation fondée en 1859 et regroupant trente-cinq mille membres dont plusieurs milliers de pasteurs et une trentaine d'évêques anglo-catholiques.

Fidèle à la ligne puseyiste, il entendait rester anglican, mais en même temps il désirait fortement renouer des liens avec les milieux catholiques ; or les catholiques anglais connaissaient trop bien la véritable nature de l'Anglo-catholicisme pour se prêter à ce jeu, et Lord Halifax dut chercher plutôt du côté du Continent : c'est ainsi qu'en 1889 il rencontra à Madère un lazariste français avec lequel il se lia étroitement.

Note 2 La "Branch Theory" prétendait que les trois confessions, romaine, anglicane et orthodoxe n'étaient que trois rameaux séparés de l'Unique Eglise du Christ, et qu'il serait facile de faire disparaître les malentendus séparateurs dès lors qu'ils seraient reconnus comme tels.

L'abbé Portal devint un chaud partisan du rapprochement unioniste et entreprit toute une série d'actions en vue de le préparer. Il publia d'abord en 1894, sous un pseudonyme, une brochure sur les Ordinations anglicanes où il concluait à la nécessité de revoir la question, et il fut bientôt soutenu dans sa position par l'Abbé Duchesne et Mgr Gasparri, ce qui n'étonnera personne.

Dieu merci ! L'année suivante le bénédictin Dom Gasquet, en s'appuyant sur des textes pontificaux du XVIème siècle, établit de façon définitive la nullité des Ordres anglicans et notamment la non-transmission épiscopale.

Sur sa première lancée l'Abbé Portal fonda la Revue Anglo-Romaine pour étendre sa propagande, et fin 1894 il fut reçu par le cardinal Rampolla et Léon XIII qu'il convainquit des possibilités de la "réunion en corps". Au printemps 1895 le Pape écrivit la lettre "Ad Anglos" où il se félicitait des efforts des Anglais en vue de l'Union.

Du côté anglican l'accueil fut excellent, d'autant plus que le texte pontifical avait délicatement passé sous silence les conditions de la réunion, au point que le Times se crut autorisé à supposer que *"sur le terrain disciplinaire, un Pape aussi riche en expédient que l'était Léon XIII se montrerait très accomodant"*.

Devant le danger de voir se développer l'équivoque les catholiques anglais réagirent, et le Cardinal Vaughan, successeur de Manning depuis 1892, fit un discours percutant où, tout en rappelant les conditions réelles d'une éventuelle réunion, il dénonçait l'action des prêtres français propagandistes de la "réunion en corps". Puis il se rendit à Rome, et, non sans difficultés, parvint à éclairer le Pape sur la vraie situation, notamment sur deux points principaux : d'une part les évêques anglicans n'étaient nullement prêts à la réunion avec une Eglise catholique restée romaine, d'autre part ce projet de la "corporate reunion" avait pour but essentiel d'éviter les vraies conversions individuelles qui risquaient effectivement de vider l'anglicanisme de sa substance humaine.

Ainsi peu à peu les illusions s'envolèrent au cours de l'année 1896 : l'encyclique *Satis Cognitum* du 29 juin 1896 sur l'Unité chrétienne, rappelait que l'Eglise était gardienne de l'Unité de la foi, et que ce magistère était confié à Pierre et à ses successeurs, d'où l'infaillibilité.

Puis la commission de huit théologiens mise en place l'année précédente ayant terminé ses travaux, l'Encyclique *Apostolicae Curae* du 13 septembre 1896 confirma l'invalidité des Ordinations anglicanes. Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel serein, l'ambiance étant apparemment à la conciliation. La revue Anglo-Romaine dut disparaître, l'Abbé Portal et ses amis se faire oublier.

La situation devenait plus claire, du moins pour ceux qui voulaient voir, car à l'affirmation catholique répondirent de multiples prises de position anglicanes toutes aussi nettes, et certaines qui émanaient d'anglicans non-unionistes se félicitaient carrément de cet éclaircissement.

Ainsi un des théologiens de la Basse-Eglise, le Rvd. Filligham précisait en décembre 1896 : "Pour nous protestants la question n'a aucune importance. *Nous ne croyons pas posséder des ordres dans le sens catholique... Quoique nous fassions nous ne pouvons pas offrir de sacrifices..."*, et se moquant du ritualisme qu'il appelait une "farce creuse" il soulignait que les ritualistes ne pouvaient pas posséder ce à quoi ils affirmaient tenir si fort, des sacrements valides.

Les Méthodistes, de même, rappelaient aux Anglicans unionistes que leur projet d'avoir un pied dans l'Eglise anglaise et un autre dans l'Eglise de Rome, ne tenait pas et que maintenant ils devraient choisir l'une ou l'autre.

D'un côté plus officiel encore de nombreux évêques anglicans firent des déclarations semblables, au moins quant au fond. L'évêque de Liverpool, de la Basse-

Eglise, confirma en novembre 1896 lors de la conférence épiscopale que *"l'ecclésiastique de l'Eglise romaine est un vrai prêtre dont la grande affaire est d'offrir le sacrifice de la messe. De l'autre côté l'ecclésiastique de l'Eglise anglicane n'est pas prêtre du tout, bien qu'on lui donne ce nom. Il est simplement un ancien, dont la principale fonction est non pas d'offrir un sacrifice matériel, mais de prêcher la verbe de Dieu et d'administrer les sacrements"*.

L'évêque de Salisbury, de la Haute-Eglise, ritualiste et ami de HALIFAX, disait de même que le propre du clergé anglican est son office de pasteur, tandis que les pouvoirs de sacrificateurs lui sont communs avec l'ensemble des fidèles. Puis en mars 1897 les Archevêques d'York et de Canterbury, donc les deux principaux chefs de l'Eglise anglicane, rédigèrent une lettre en latin sous forme d'encyclique adressée aux évêques du monde entier, et exposant la conception protestante classique en matière de Sacerdoce, de Sacrifice et de Présence réelle.

En juillet 1897, à la 4ème conférence de Lambeth (note 3) les 194 prélats anglicans présents composèrent une réponse à l'Encyclique Satis Cognitum et renouvelèrent leur refus de la suprématie pontificale. Ils soulignèrent également un aspect dont nous n'avons pas encore parlé, car il est à peine perceptible à ce moment-là, mais qui devait prendre de plus en plus d'importance : ces contreverses, bien que nettes sur le fond, ont été très courtoises sur la forme, trop sans doute... Et les prélats de conclure d'un point de vue anglican et pré-oecuméniste : "... *si cet esprit s'étend et prend de la force, la contreverse n'aura pas été inféconde, et nous en attendons le fruit avec impatience"*. Il semble bien en effet que si la vérité a été convenablement affirmée, on s'est aussi habitué à ne plus détester l'erreur, ce qui est le premier degré du libéralisme : mais comment s'en étonner alors que l'Eglise se trouvait, selon le constat de l'abbé Barbier, en plein triomphe du Libéralisme ?

Les Entretiens de Malines (1921-1926)

La présence de St Pie X, la crise moderniste peut-être, et la guerre de 14-18 certainement, mirent une sourdine à ces rapprochements ; mais en 1920 à la 6è Conférence de Lambeth, les deux cents cinquante évêques anglicans reprirent le problème de la réunion des Eglises, et pour conclure ils décidèrent de lancer un appel à tous les chrétiens, catholiques, orthodoxes, et protestants de toutes obédiences.

Lord Halifax et l'Abbé Portal qui n'avaient pas renoncé après plus de vingt ans, reprirent leur projet ; Halifax se rendit auprès du cardinal Mercier, archevêque de Malines en Belgique, de la part de l'archevêque de Canterbury, pour lui demander d'accueillir en son palais une rencontre entre des représentants de l'Eglise Anglicane et des catholiques désignées par lui.

Vinrent avec Halifax, le Dr Robinson, doyen du chapitre de Wells, le Dr Frere, supérieur d'une communauté religieuse à Oxford et futur évêque, tandis que le cardinal Mercier était assisté de son vicaire général, Mgr Van Roey et de.... l'Abbé Portal.

Une première série d'entretiens eurent lieu les 6, 7, et 8 décembre 1921, lors desquels les anglicans rappelèrent qu'ils acceptaient l'idée d'une papauté comme centre d'union, mais non la papauté catholique avec juridiction universelle : c'était la vieille formule du "primus inter pares", sorte de présidence honorifique qui n'a évidemment rien à voir avec la succession de Pierre.

---

3 L'extension de l'influence anglaise sur plusieurs continents au cours des 18 et 19è siècles amena l'Eglise Anglicane à étendre ses rameaux dans le monde entier ou presque, Europe, Amérique, Asie, Australie. L'épiscopat anglican ressentit le besoin de resserrer ses liens par des réunions périodiques, et à partir de 1867 eurent lieu tous les dix ans des conférences réunissant tous les évêques anglicans au palais de Lambeth, résidence de l'archevêque de Canterbury.

Quinze mois plus tard, *les 14 et 15 mars 1923,* se tint, toujours à l'archevêché de Malines, *la seconde série de conférences ;* cette fois-ci les anglicans acceptaient le principe de la régularisation des ordinations, confirmant ainsi qu'ils ne croyaient guère eux-mêmes à leur validité. Mais ils maintenaient leur position à propos du Pape, et ils proposaient que, une fois l'accord réalisé entre Rome et l'Anglicanisme, l'archevêque de Canterbury recevrait le pallium et jouirait d'une juridiction pleine et entière sur tous les évêques d'Angleterre, devenant une sorte de patriarche autonome ; d'autre part seraient conservés la langue vernaculaire dans la liturgie, la communion sous les deux espèces et le mariage des prêtres.

Six mois après, *les 7 et 8 novembre 1923, la troisième série d'entretiens* eut lieu avec les mêmes participants auxquels s'étaient joints deux anglicans, le Dr Gore, ancien évêque d'Oxford et le Dr Kidd, supérieur du Keble College d'Oxford, et deux catholiques, Mgr Battifol et l'abbé Hemmer. Le débat revint sur la primauté romaine et, bien que tous fussent obligés de convenir de la place proéminente de Rome au témoignage de St Irénée et de St Augustin, le Dr Robinson au nom des anglicans renouvella sa reconnaissance d'une primauté spirituelle et son refus d'une juridiction universelle.

A la Noël 1923 l'archevêque de Canterbury adressa une lettre à l'épiscopat d'Angleterre pour expliquer que ces Entretiens de Malines étaient la suite logique de l'appel lancé à Lambeth en 1920. De son côté le cardinal Mercier, le 18 janvier 1924, expliquait dans une lettre à ses diocésains, la nature des entretiens et leur caractère officieux, Rome étant au courant...; tandis que le cardinal Bourne, successeur du cardinal Vaughan, exprimait dans sa lettre de Carême de mars 1924 sa joie de voir l'Angleterre faire un nouveau pas vers la conversion.

Les 19 et 2o mai 1925 se tinrent les quatrièmes et derniers entretiens, où Mgr Van Roey put exposer la thèse catholique dans un rapport sur "l'Episcopat et la Papauté du point de vue théologique". Le 12 octobre 1926 enfin, Lord Halifax, l'évêque Frere, le Dr Kidd et Mgr Battifol, réunis chez Van Roey, nouvel archevêque depuis la mort du cardinal Mercier le 23 janvier 1926, rédigèrent un compte-rendu général des entretiens ; un bilan et aussi un constat de décès, sans doute.

Un peu plus d'un an après, le Pape Pie XI publiait, le 6 janvier 1928, son encyclique "Mortalium animos", dans laquelle il mettait en garde contre les faux semblants de l'oecuménisme ; celui-ci se développait depuis une quinzaine d'années déjà dans le mode protestant, et ses principes commençaient à pénétrer plus d'un esprit catholique notamment dans les milieux libéraux issus du Sillon ; ce sera là le thème de notre prochaine étude, "les premiers pas de l'oecuménisme catholique".

P. R.

L'Oecuménisme est à la mode : il est un piège satanique. Il est l'instrument le plus parfait inventé par le démon pour détourner les âmes de l'Unique Vérité, leur apprendre le mépris des voies enseignées par Jésus-Christ, l'indifférence à l'égard du Vrai Culte dû à Dieu, et donner satisfaction à leur besoin naturel de Dieu en leur apprenant à se passer des sacrements, les vrais moyens de la Grâce divine, et à vivre dans une honnête médiocrité que l'on ne pourrait appeler "religieuse" que par antiphrase, étant plutôt une "absence de vie religieuse".

Dans cette étude nous allons présenter une première forme de l'oecuménisme, telle qu'elle est apparue en Angleterre au cours du siècle dernier, lors du mouvement d'Oxford. Il ne s'agit pas d'une étude historique qui est faite par ailleurs dans les pages qui précèdent ; mais d'une étude doctrinale entreprise à partir de textes connus mais insuffisamment compris alors. Nous allons les analyser et retrouver ainsi, à un siècle de distance, les principaux sophismes qui ont détourné alors les âmes de la vrai foi.

Le mouvement d'Oxford fut une réaction religieuse vivante et profonde en face de la décomposition de l'Eglise anglicane, dite "Eglise établie" ("Etablishment"). Il se forma alors dans cette Eglise une Haute Eglise ("High Church") comprenant des pasteurs et des évêques attirés par le souffle vivifiant de l'Eglise romaine, de ses dévotions, de sa liturgie, de sa spiritualité, mais retenus par les condamnations violentes dirigées contre Rome, cette "citadelle de l'Antéchrist", cette "Babylone moderne"...

Ce mouvement, nous le savons par l'Histoire, aboutit à la conversion retentissante de Newman et de ses amis, tous intellectuels éminents, hommes de haute culture anglaise, puis à celle de Manning et d'un grand nombre d'étudiants, de professeurs, de pasteurs de la Haute Eglise, principalement, mais non uniquement, anciens étudiants d'Oxford.

L'Eglise établie fut atterrée, catastrophée. Elle ne pouvait réagir brutalement devant une telle "hémorragie" de ses meilleurs fidèles. Ces conversions à Rome, elle les appela des "sécessions", des "défaillances", des "abandons de postes", des "trahisons". Il se forma alors parmi le clergé de la "High Church" un mouvement de résistance dirigé par un pasteur, PUSEY, ancien oxfordien, resté lié d'amitié avec Newman. On l'appela le Puseyisme.

C'est à l'intérieur de ce mouvement, que nous allons retrouver toutes les formules qui servent aujourd'hui à promouvoir l'oecuménisme. Nous allons les développer à partir des textes de Pusey lui-même ou de ses amis, en montrer la vanité et placer en face les réponses que l'orthodoxie catholique y fit sur le moment et qui restent toujours vraies.

+++++++++++++

1° formule : *L'Eglise établie est une vigne du Seigneur parmi d'autres (la vigne romaine, la vigne grecque, la vigne russe, etc). Elle est une véritable Eglise, recevant les grâces surnaturelles de Jésus-Christ. Or elle est en pleine décomposition, vidée de tout attrait sensible pour les fidèles. Il faut la revivifier.*

Le 1er septembre 1839, Newman, avant sa conversion, constate cette décadence de l'Eglise d'Angleterre et écrit à Manning, son ami : "Je pense que lorsque viendra le temps de la sécession vers Rome... nous devrons hardiment dire à la section protestante de notre Eglise : Vous êtes cause de tout ceci ; vous devez faire des concessions, être conciliants, vous devez rendre l'Eglise plus efficace, plus conforme aux besoins du coeur, plus appropriée aux besoins extérieurs. Donnez-nous plus de services divins, plus de vêtements et d'ornements religieux ; donnez-nous des monastères, donnez-nous les

signes d'un caractère apostolique, les gages que l'Epouse du Christ est parmi nous. Jusque là, vous aurez de continuelles sécessions vers Rome".

Il s'agit alors chez Newman d'un mouvement d'attrait sensible, "un besoin du coeur", comme il dit lui-même, mais aussi de l'intelligence puisqu'il veut des signes, des gages. Il apparait déjà comme frappé d'une inquiétude.

En 1845, après la conversion de Newman, Pusey publie dans "English Church", ces réflexions sur son ami : "Il est parti simplement pour accomplir un devoir, sans aucune vue personnelle, se remettant entièrement aux mains du Seigneur. Or c'est ainsi que sont les hommes que Dieu emploie. Aussi ne me parait-il pas tant nous avoir quittés qu'avoir été transplanté, dans une portion de la vigne où toute l'énergie de sa puissant intelligence pourra s'utiliser, ce qui n'eût pu avoir lieu ici. Et qui sait les conséquences que doit avoir, dans les desseins de la bonne Providence, la présence d'un tel homme parmi eux ? Vous aussi vous avez compris que c'est ce qu'il y a d'imparfait des deux côtés qui fait notre séparation. Ce n'est point contre ce qu'il y a de vrai dans le système de Rome que proteste fortement le sentiment des âmes religieuses parmi nous, mais contre ce qu'il y a d'imparfait dans ses pratiques. D'autre part, qu'est-ce qui dans notre Eglise, les empêche de nous admettre, sinon l'hérésie qui existe plus ou moins chez nous ? A mesure que, par la grâce divine, chaque Eglise croitrâ en Sainteté, elle reconnaîtra de plus en plus la présence du Saint Esprit dans l'Autre Eglise et ce qui actuellement empêche l'union de l'Eglise occidentale disparaîtra..."

De telle sorte que finalement on se demande quelle Eglise, dans la pensée de Pusey, Newman a trahie en se convertissant. Peut-être n'est-il qu'un faux frère apparent, chargé d'apporter suffisamment de perfection anglicane à l'église romaine pour lui permettre de se mieux préparer à l'Union future... ?

En tout cas la conclusion est tout à fait oecuménique : Que chaque Eglise progresse vers la Sainteté dans la ligne de sa plus belle tradition et nous aboutirons à l'Unité... (?)

Aussi il faut voir avec quelle colère, Pusey se retourne contre les évêques Anglicans. Il rejette sur eux la responsabilité des "défaillances". En janvier 1851, il écrit : "Les arbres malades perdent leurs feuilles et ne peuvent mûrir les fruits auxquels ils ont donné naissance. Tout ce qui fortifie et rend plus profonde la vie de l'Eglise, lui rattache plus étroitement ses enfants".

Dans la mesure où L'Eglise anglicane croît en Sainteté, elle voit à l'oeuvre en elle-même la Grâce du Saint-Esprit, nous dit Pusey.

Newman, converti, n'a pas de peine à démentir un tel sophisme. La Grâce de Dieu peut agir sur les âmes de bonne volonté, même si elles n'appartiennent pas visiblement à la Véritable Eglise, mais à condition qu'elles cherchent sincèrement à faire la volonté de Dieu, ne la connaissant pas encore explicitement. Il reprend la distinction scolastique entre la grâce "ex opere operato" donnée par un sacrement valide et la grâce "ex opere operantis" quand elle agit par une action intérieure sur celui qui la reçoit : c'est celle que reçoit toute âme qui se prépare à la conversion, mais on ne peut en tirer cette conclusion que l'Eglise établie serait ainsi légitime, puisqu'elle recevrait des grâces divines : "Apprenez, mes Frères, disait-il, à trembler pour vos âmes. C'est quelques chose d'avoir la paix intérieure, mais ce n'est pas tout : ce peut être le calme de la mort".

Et le Cardinal Vaughan, successeur de Manning sur le siège de Westminster écrivait : "Nous n'avons pas la moindre difficultée à croire que les anglicans ont reçu la visite de la grâce et qu'ils l'ont reçu précisément alors qu'ils fréquentaient des sacrements absolument invalides et nuls... Ils se trouvent hors de l'Eglise sans qu'il y ait aucune faute de leur part. Ils sont là où ils sont, parce qu'ils ont été déshérités. Ils ont été élevés dans une atmosphère de préjugés traditionnels contre l'Eglise de Rome..." En effet Dieu peut transmettre sa grâce malgré l'écran d'une Eglise hérétique et malveillante, semant à plaisir les obstacles à toute conversion vers Rome. On ne voit pas comment une pareille attitude pourrait préparer une réunion en corps, une "corporate réunion" (C. U.)

2° formule : *Il faut trouver une "via média" à égale distance de l'Eglise établie et de l'Eglise romaine, permettant aux fidèles des deux Eglises de trouver de chaque côté des mêmes formes de vie religieuse, de pouvoir donc facilement passer de l'une à l'autre.*

Voilà l'idée centrale de Newman avant sa conversion : Il n'a pas compris tout de suite qu'en uniformisant ainsi les deux Eglises, loin de renforcer cette Eglise établie qu'il voulait relever de son abaissement, il provoquait infailliblement un double mouvement dans les âmes :

1) Puisque les deux églises se valent au moins en apparence, c'est que l'adhésion à l'une ou à l'autre est, de soi, indifférente ; les âmes les moins religieuses auront une tendance toute naturelle à abandonner toute vie religieuse, ce qui était déjà le mouvement naturel des fidèles à l'égard de l'Eglise établie.

2) Puisque cette uniformisation des deux Eglises se fait uniquement en empruntant à l'Eglise romaine tout ce qui manque à l'Eglise anglaise, le plus simple, pour les âmes éminemment religieuses, n'est-il pas d'aller chercher à leur source ces emprunts si précieux qui doivent revivifier "l'Eglise nationale". Ce sera le mouvement logique des âmes profondes, celui donc de Newman. Et il le reconnaîtra lui-même :

Il écrit en 1837 : "La via media n'a jamais existée, sauf sur le papier : elle n'a jamais été mise en pratique, elle est connue non positivement, mais négativement dans ses différences avec les symboles rivaux, non dans ses propriétés à elle ; et elle ne peut être décrite que comme un tiers système, qui n'est ni l'un ni l'autre, qui est partiellement tous les deux... Qu'est-ce, sinon s'imaginer, à travers monts et rivières, une route qui n'a jamais été percée ?... Tout ce que nous venons de dire n'est qu'un rêve, exercice capricieux plutôt que conclusion pratique de notre intelligence". On le voit ; Newman restait anxieux, douloureusement à la recherche d'un fondement solide à sa croyance en une "via média".

En 1833, Arnold lui avait déjà écrit sur ses "extravagances d'Oxford" : "... qu'allait devenir l'Eglise anglicane si le clergé commençait à faire montre des pires superstitions des catholiques romains en les aggravant et en les dépouillant seulement de cette consistance qui marque d'un certain caractère de grandeur jusqu'aux erreurs du système romain... C'est la superstition de la prêtrise sans son pouvoir, la forme d'un gouvernement épiscopal sans sa substance... un papisme sans autorité, un protestantisme sans liberté, un catholicisme sans universalité, un évangélisme sans spiritualité..."

Avec une telle absence de tout ce qui pourrait fonder cette voie moyenne à laquelle il pense, Newman ne pouvait que rechercher dans l'Eglise romaine le vrai fondement de son anglo-catholicisme ; ce qu'il fit d'ailleurs par souci de cohésion intérieure et de vérité.

D'ailleurs, l'Abbé WISEMAN, le futur cardinal, le lui avait déjà expliqué dans la "Revue de Dublin" en 1836, sous la forme d'une lettre adressée aux Anglais. Il montre aux Tractariens l'inconsistance de leur situation, la vanité de leur effort et comment ils revendiquent pour leur Eglise une autorité, une unité doctrinale et disciplinaire qu'elle ne peut avoir en raison de son origine, de sa constitution et de son principe. Un jour viendra, dit-il, où ils passeront des rêves de la théorie à une réalité qui répondra à leurs plus ardentes attentes et remplira pleinement leurs justes désirs.

++++++++++++++

3° formule : *Il faut promouvoir une liturgie capable de répondre aux besoins spirituels des âmes en leur donnant si possible le sentiment de la présence réelle de Dieu. Et comment ne pas retrouver dans la liturgie romaine la majesté, la beauté du culte sacré. Il faut donc emprunter à Rome tout ce qui peut exhalter dans les âmes le sens du sacré. Ainsi les fidèles trouvant dans l'Eglise établie la réponse à leur appétit surnaturel n'éprouveront plus la tentation de rejoindre Rome.*

a) Le "vide glacial" de la liturgie protestante. L'expression est de Manning, avant sa conversion. Dans le temple anglican il n'existait plus rien de la splendeur des offices catholiques. Une Eglise nue, sans beauté. Au milieu du choeur une table nue. L'officiant se tient debout, en robe noire, sur le côté de cette table. Les fidèles sont assis ou debouts, jamais à genoux. Cette cérémonie n'était pas une messe, mais une récitation de psaumes, des leçons et des sermons d'une froideur toute calviniste. Elle n'avait lieu que de temps en temps, parfois même un seul jour du mois. Le reste du temps le temple était fermé. Les murs de l'édifice étaient nus, le pupitre des lectures placé devant la table, les pasteurs ou "clergyman" étaient mariés, occupés de leur famille et des mondanités.

b) La liturgie anglo-romaine de la Haute Eglise :

Par les efforts des amis de Pusey voilà que le temple anglican reprend l'aspect d'une véritable Eglise catholique. L'autel de marbre a remplacé la table de bois richement orné, surmonté d'une croix, de cierges, de candélabres. D'autres autels sont consacrés à la Vierge, à Saint Joseph, au Sacré-Coeur. On retrouve des statues pieuses, le chemin de croix, des bannières, un bénitier. La "messe" est restaurée avec le nom et tout l'apparat de la grande liturgie catholique. Elle est chantée tous les jours. Si la langue n'était pas encore l'anglais, on se croirait dans une église catholique. On redécouvre les grandes fêtes : Fête-Dieu, Ascension, jour des morts, on rétablit l'usage du rosaire. Certains clergyman vont à Solesmes réapprendre le chant grégorien. On revient à la confession auriculaire, à l'adoration du Saint Sacrement, aux processions. Pusey lui-même traduit en anglais des livres de spiritualité et de mystique, les "Exercices de Saint Ignace" en particulier, qu'il a trouvés en France. Le pasteur redevient "prêtre", il recommande le célibat. Il s'efforce de reconstituer des monastères dont les règles sont copiées sur les couvents romains. On y prononce même des voeux, sans validité d'ailleurs.

Tout ceci ne se fait pas du jour au lendemain, ni sans résistances, mais le mouvement est lancé. Cependant il tourne court. L'imitation du catholicisme s'arrête là. Quand ses fidèles lui demandent où il veut aboutir, brusquement Pusey bafouille, reste coi. Word écrit à Pusey qui lui demande "une assurance formelle qu'il ne se joindra pas à l'Eglise romaine", qu'il s'y refuse. Faber, autre ami de Pusey, essaye de tromper sa soif de catholicisme, "en faisant toutes choses dans sa paroisse, comme s'il était un romain".

Dodswort écrit à Pusey le 7 mai 1850, cette solennelle mise en demeure : "Vous avez été un des premiers à nous conduire à une appréciation plus haute de ce Church système dont la grâce sacramentelle est en vérité la vie et l'âme. A la fois par précepte et par exemple vous avez été parmi nous un des plus empressés à maintenir les principes catholiques. En pratiquant constamment et communément l'administration du sacrement de pénitence, en encourageant partout, sinon en enjoignant la confession auriculaire, en donnant l'absolution sacerdotale, en prêchant le sacrifice propitiatoire de la Sainte Eucharistie comme l'application du Sacrifice de la Croix et l'adoration du Christ réellement présent sur l'autel sous la forme du pain et du vin, en introduisant les livres catholiques romains que vous avez adapté à l'usage de notre Eglise, en répandant l'emploi des rosaires et des crucifix, en encourageant les dévotions spéciales à Notre Seigneur, comme celle ces cinq plaies, en adoptant un langage puissamment expressif de notre incorporation au Christ par exemple sur la façon dont nous sommes énivrés du sang de Notre Seigneur, en vous faisant l'avocat des conseils de perfection et en cherchant à restaurer plus ou moins complètement la vie conventuelle ou monastique, je dis que par l'enseignement et la pratique dont cette énumération est une indication suffisamment typique, vous avez beaucoup contribué à faire revivre parmi nous le système qui peut éminemment être appelé sacramentel. Et cependant, maintenant, quand par la miséricorde de Dieu sur nous, arrive une occasion solennelle d'affirmer et de fortifier la véritable clé de voute de ce système, sans laquelle tout doit crouler, (pardonnez-moi de parler si franchement) vous semblez déserter l'avant-garde. Vous semblez prêt à vous retrancher derrière de molles assertions... et derrière des définitions ambiguës qui peuvent être souscrites en différents sens".

Voilà bien la grande difficulté de celui qui a pris une attitude moyenne et qui ne peut avouer son grand dessein sans faire fuir tous les disciples qui ont mis leur confiance en lui. Donner à ses fidèles toutes les apparences de la présence réelle de Dieu, sans cette présence elle-même ! N'agir ainsi que pour retenir dans son église ceux qui sont attirés par Rome ! voilà qui n'était guère avouable publiquement.

Aussi Newman, son ancien ami converti, pouvait lui écrire : "C'est très bien de décorer vos chapelles, de revêtir des vêtements splendides, d'user de vos livres d'office et de vos chapelets, si vous avez Dieu présent parmi vous. Mais quelle moquerie, si vous ne l'avez pas ! Alors votre église devient non une habitation, mais un sépulcre, comme ces hautes cathédrales autrefois catholiques dont vous ne savez plus que faire, que vous fermez et que vous transformez en monuments consacrés à la mémoire de ce qui n'est plus".

Et lorsque Rome eut déclaré nulles les ordinations anglicanes, le 13 septembre 1896, Monseigneur Vaughan s'écria : "Comment peuvent-ils avoir plus longtemps confiance dans un système sacramentel qui est condamné comme nul et inefficace par l'Eglise catholique ? Combien n'est-il pas choquant d'adorer comme le vrai Dieu des éléments qui ne sont que du pain et du vin et de se plier à une confession auriculaire, pour recevoir une absolution purement humaine et sans effet ?"

Mais là n'était pas le souci majeur de Pusey, puisqu'il s'agissait précisément de retenir dans l'Eglise établie les âmes attirées par Rome. En 1850, Keble, ami de Pusey, écrit à son évêque : "Ce dont je suis sûr, c'est que si l'enseignement de Pusey a fourni plus de recrues à Rome que celui de tout autre, il a été aussi plus efficace que tout autre pour retenir ceux qui étaient tentés d'y aller".

En 1859, le président de "English Church Union", Lord Halifax, reprend et soutient les thèses de Pusey. Il fait connaissance avec un lazariste français, l'Abbé Portal, qui plaide sous un pseudonyme (Dalbus) la validité des ordres anglicans. L'abbé Duchêne et Monseigneur Gasparri soutiennent la même thèse. L'abbé Portal fonde une "revue anglo-romaine" avec le soutien du Cardinal Rampolla. En 1895, Léon XIII lance un appel "Ad anglos", Lord Halifax écrit : "Nous croyons que quelques-unes des différences doctrinales qui nous séparent sont plus apparentes que réelles et que les autres résultent de malentendus que de plus amples explications pourraient dissiper. "Il appelle de ses voeux la "corporate réunion", : "La réunion générale, disait-il, voilà notre désir ; quant à nous séparer individuellement de notre Eglise, c'est une idée qui ne nous vient même pas". Il ajoute, le 14 février 1895 : "Si on nous demande de renoncer à la communion avec l'Eglise d'Angleterre, en donnant pour raison qu'elle est hérétique, nous répondrons ; Ce n'est pas par des prétentions comme celle-là, incompatibles avec la fidélité à l'égard de notre communion et de notre épiscopat, que l'on fera lever le jour où les deux communions n'en feront qu'une".

Ce même Lord Halifax entreprit plus tard des conversations officieuses avec le Cardinal MERCIER à Malines en Belgique. Beaucoup alors mirent des espoirs chimériques en ces rencontres. Nous connaissons bien aujourd'hui les intentions véritables de Lord Halifax pour savoir que ces espoirs étaient sans fondement véritable et que les conversations de Malines ne pouvaient qu'aboutir à un échec. Ce qui fut.

++++++++++++

4° formule : *Il faut s'opposer avec la plus grande énergie à toute "sécession vers Rome", à toute "défaillance" des fidèles de l'Eglise établie, c'est-à-dire à toute conversion. Pour cela il existe trois arguments décisifs.*

1° Chaque chrétien fidèle de l'Eglise établie a été placé là par la Providence divine pour y faire fructifier les dons de Dieu, pour y travailler à la perfection de son église, "faire sécession" serait une trahison à l'égard de la volonté divine.

Pusey revient souvent sur cette idée centrale :

Au moment de la conversion de son ami Newman, il s'efforce de faire comprendre à ses fidèles que Newman n'a pas quitté l'Eglise, mais changé de vigne : "Il est parti simplement pour accomplir un devoir, ... aussi ne me parait-il pas tant nous avoir quitté, qu'avoir été transplanté dans une autre portion de la vigne où toute l'énergie de sa puissante intelligence pourra s'utiliser..." (16 octobre 1845)

Keble, ami et confident de Pusey, écrit avec émotion à l'adresse de ceux qui sont attirés par Rome : "Tout l'air de l'Angleterre me semble résonner des voix des morts et des vivants, particulièrement des saints morts qui concordent à nous dire : Restez ici, ne songez pas à partir : Faites ici votre ouvrage !" Pusey écrit à Monseigneur Darboy le 25 janvier 1870 : "Nous n'entendons pas quitter l'Eglise anglicane. Notre intention serait de faire marcher l'Eglise anglicane, mais il faudrait du temps..."

Il écrit encore : "J'espère qu'on pourra amener les gens à croire que Newman a une vocation, une mission spéciale et que ses disciples n'ont pas le droit de le suivre..."

Le fidèle anglican doit donc rester dans son Eglise pour y faire son ouvrage, s'utiliser, accomplir son devoir. Il a reçu une mission propre de Dieu. Partir, c'est déserter ; une véritable trahison. Mais Newman converti ne s'y trompe pas et il écrit le 26 février 1846 à son ancien ami : "Ce qui me rend anxieux, c'est d'apprendre qu'en dépit de votre évident rapprochement du système romain, vous agissez contre lui d'une façon hostile et que vous retenez les âmes dans un système que vous ne pouvez formuler, à ce qu'il me parait, ni fonder sur aucune autorité autre que la vôtre." Ce n'est pas en dépit de son rapprochement avec Rome que Pusey retient les âmes, puisque son mouvement a pour but d'arrêter les "sécessions" et par ailleurs, Pusey ne peut pas "formulez son système" puisqu'en dévoilant son intention profonde, il ferait fuir ses propres disciples. "Amener les gens à croire que" n'est-ce pas une manière de tromper ? Et toute confiance lui serait retirée le jour où ses propres amis seraient convaincus d'une certaine mauvaise foi ou duplicité dans l'âme de leur maître.

2° Le fidèle de l'Eglise établie ne doit pas abandonner la communion anglicane, mais attendre la réunion en corps de toute l'Eglise, la "corporate union" la C. U. Ce sera le thème de toutes les exhortations de Pusey et de ses amis.

En juillet 1857, PHilippe de Lisle, converti à l'âge de 15 ans crée "l'Association for the promotion of the Union of Christendom" (APUC). Les anglicans unionistes écrivent en 1867 : "Il vaut mieux pour nous rester à travailler où nous sommes. Car qu'adviendrait-il de l'Angleterre, si nous quittions son Eglise ? Elle serait simplement perdue pour le Catholicisme et gagnée au rationalisme... C'est seulement par l'entremise de l'Eglise anglaise elle-même que l'Angleterre peut être catholicisée et tant que l'Eglise d'Angleterre reste ce qu'elle est, nous joindre à vous, autrement qu'en corps, serait à notre point de vue pêcher contre la vérité".

A une telle prétention, de refuser la grâce de la vraie foi pour attendre la réunion de toute l'Eglise anglaise, les papes ont toujours réagi avec vigueur, comme étant un refus de la grâce un exemple de duplicité. Lorsque Faber, tractarien de première heure et ami de Newman est reçu par le pape Grégoire XVI en juin 1843, ce dernier lui-dit : "Vous ne devez pas vous leurrer vous-même, en aspirant à l'unité et cependant en attendant votre Eglise pour vous mettre en mouvement. Pensez au salut de votre propre âme... Vous savez que parmi vous toutes les doctrines sont enseignées n'importe comment. Vous devez donc penser à vous-même et à votre âme". Faber ne restait attaché à l'Eglise établie que par le seul lien de son amitié avec Newman. Mais il comprit la leçon du pape : on ne peut en même temps avoir retrouvé la Vérité et refuser d'y adhérer pleinement par pure opportunité ; c'est se moquer de Dieu, mépriser la grâce qui vous a touché. Aussi devançant Newman dans sa conversion, il entra chez les Jésuites.

Pusey écrit à la pensée que Newman pourrait aussi se convertir : "Ce sera une déchirure comme jamais la pauvre Eglise n'en a connu. Tant sont déjà en suspens ! Outre ceux-là, des centaines voudront le suivre..."

Après sa conversion, Newman avait peine à comprendre que des personnes pressées par leur conscience de se faire catholique se crûssent autorisées à "marchander leur soumission" et à "poser des conditions" au Pape... "Eh bien alors ! Imaginer que ces très chères et très précieuses âmes, disons par exemple le docteur Pusey, soient retenues dans cet état, alors que la grâce leur a été offerte et qu'elles ne l'ont pas suivie !..."

Le Cardinal Vaughan, successeur de Manning sur le siège de Westminster était convaincu que la campagne de "English Church Union" de Lord Halifax avait été entreprise, non pas avec la volonté sincère d'arriver à cette union, mais uniquement pour prévenir, par la perspective forcément trompeuse d'un retour en corps, la tentation des conversions individuelles. Les partisans de l'E. C. U. étaient surtout soucieux de raffermir une Eglise anglicane en pleine débandade.

Le Cardinal Vaughan était très mécontent de voir des prêtres français se mêler d'un sujet qui ne les concernait pas. Il les qualifiait d'"écrivains tout à fait inconnus, de science pour le moins limitée, dont les opinions ne pouvaient apporter aucune lumière". L'abbé PORTAL était pour lui, le complice d'un complot perfide pour empêcher les conversions. Il expliqua à Léon XIII que ceux-ci avaient l'idée "de chercher seulement à fortifier leur propre position et à retenir les hésitants tentés d'aller à Rome". Il se plaignit au pape de "ces français qui venaient se mêler d'affaires auxquelles ils ne comprenaient absolument rien".

3° Il faut que les fidèles de l'Eglise établie restent à leur place pour lutter avec énergie, en collaboration avec l'Eglise romaine, contre l'athéisme et le rationalisme ambiant.

En septembre 1864, l'A. P. U. C. fondée par Philippe de Lisle fut condamnée par Rome. Pusey, bien que n'en faisant pas partie, avait suivie avec sympathie un mouvement semblable au sein dans l'Eglise romaine. Il se plaignit amèrement de l'attitude des catholiques et il l'opposait à celle de ceux qui "se réjouissaient de toutes les oeuvres du Saint-Esprit dans l'Eglise d'Angleterre et s'attristaient de ce qui affaiblissait cette Eglise qui était, aux mains de Dieu, le grand rempart contre l'incrédulité dans ce pays."

Manning lui répondit aussitôt que l'Eglise de l'Angleterre n'était pas "un rempart contre l'incrédulité", qu'il lui reprochait au contraire d'avoir trop souvent répandu et secondé cette incrédulité, que les Anglo-catholiques étaient des hérétiqu tout comme les autres et que le Saint-Esprit n'agissait pas par l'Eglise d'Angleterre, mais dans cette Eglise, au même titre que chez tous ceux qui vivent séparés de Rome. Il aurait fallu rajouter même que c'est dans la mesure où le protestantisme s'est infiltré dans l'Eglise établie que le rationalisme et l'incrédulité s'y sont fortifiés : exemple des philosophes du XVIII°, déistes à la mode de Locke...

Nous assistons ici à la tentation sous apparence de bien. Il y a dans cette attitude une incohérence remarquable qui pourrait se concrétiser dans un dialogue de ce style :

- Comment donc, dirait le converti à Rome, vous empruntez à l'Eglise romaine sa liturgie, sa spiritualité, ses sacrements ; c'est donc bien que vous allez cherchez à sa source le moyen de vivifier une église en décomposition. Vous reconnaissez donc Rome comme la vraie source de la grâce divine et vous refusez d'y adhérer ! Je ne comprends plus...

- Comprenez-nous, répondrait le Puseyiste, l'Eglise Etablie est une vigne du Seigneur dans laquelle travaille la Grâce du Saint Esprit. Nous ne pouvons abandonner nos frères en difficulté ; mais nous pensons bien en restant au milieu d'eux les amener progressivement à boire à la source de toute grâce...

- Très bien, répondrait le converti ; si vous estimez que la grâce du Saint-Esprit travaille dans votre Eglise sans le nécessaire passage par les sacrements de l'Unique Eglise qui en détient la validité, pourquoi cherchez-vous l'union avec Rome, dont vous pouvez bien vous passer ?

De plus comment pouvez-vous amener progressivement vos fidèles à boire à la source, si vous refusez vous-même d'en approcher.

+++++++++++

5° formule : *L'union avec Rome ne peut se faire que par la Conciliation des doctrines, par des Concessions mutuelles, par des conditions négociées de part et d'autre et non par un pur retour à l'Unique Vérité.*

En décembre 1865, Pusey publie un ouvrage destiné à une grande célébrité intitulé : l'Eglise d'Angleterre, partie de l'Eglise UNE, SAINTE, CATHOLIQUE DU CHRIST et un moyen de rétablir l'unité visible portant le sous-titre d'EIRENICON c'est-à-dire d'appel à la paix.

Mais cet appel à la paix est assorti de considérations malveillantes sur le culte de la Vierge qu'il appelle "Mariolatrie", de pratiques religieuses dites "superstitieuses" des romains, au moment où le pape se prépare à proclamer le dogme de l'Immaculée Conception.

Le 25 janvier 1870 Pusey écrit à Lord Acton une lettre destinée à Monseigneur DARBOY qui s'intéressait à la "corporate union".

"Voici la grande difficulté ; quand même on accepterait nos propositions, nous n'entendons pas quitter l'Eglise anglaise. Notre intention serait de faire marcher l'Eglise anglicane, mais il faudrait du temps... Nous serions heureux d'être en communion avec Rome, si cela pouvait se faire sans renoncer à notre propre Eglise. Comprenez notre conviction que nous sommes déjà dans l'Eglise, que nous croyons jouir de tous les avantages spirituels que nous aurions dans la communion romaine. Nous voulons la fin du schisme, comme les bons catholiques la voulaient du temps des anti-papes. (1)

Je ne renonce pas aux conséquences de mes principes, en refusant de renoncer à mon Eglise dans laquelle la Providence de Dieu m'a placé. Je ne ferais rien pour mettre fin au schisme, si j'entrais, moi ou mes amis, dans la communion romaine. L'Eglise anglicane a une puissance sur ses membres qui m'a souvent surpris et surtout quand j'ai vu que le départ de mon cher ami Newman produisait si peu d'effet..." Il écrit encore : "J'ai peur que vos évêques ne songent seulement qu'à nous absorber individuellement. Ils nous accorderaient individuellement tout ce qu'ils pourraient pour cette courte vie, de sorte que nous disparaîtrions comme des gouttes d'eau dans l'océan, et tout redeviendrait tel qu'auparavant..."

Pusey n'a pas songé un moment que cette "puissance" de l'Eglise anglicane sur ses membres pourrait bien ne pas être d'origine divine et que le peu d'effet produit, dit-il, par le départ de Newman pourrait avoir pour cause très proche sa propre attitude personnelle de refus de la grâce.... On retrouve chez Pusey aussi un arrière fond de panthéisme plus ou moins explicite. L'Eglise romaine ne prétend pas "absorber" des individus ni accorder des faveurs pour "cette courte vie", mais la grâce de faire son salut éternel dans l'autre vie, l'éternelle ; les hommes ne sont pas des "gouttes d'eau dans l'océan" et pour Dieu le retour d'une brebis perdue a un prix infini.

Voici la réponse de Manning à "l'Eirenicon" de Pusey : "Professer, être prêt à accepter le Concile de Trente, s'il est interprété conformément à notre opinion, ce n'est pas nous soumettre à l'autorité du concile, mais soumettre celui-ci à notre jugement. Réclamer de l'autorité du concile une interprétation, sans s'engager à s'y soumettre ce n'est pas jouer franc-jeu. En quoi diffère-t-il du jugement privé du

(1) Oui mais dans l'Eglise anglicane, on cherche en vain qui pourrait se présenter honnêtement comme un pape rival de celui de Rome.

commun des protestants ? On déclare que le concile de Trente est tolérable s'il se concilie avec le tract 90, intolérable s'il est en harmonie avec la foi, la piété, la dévotion et le culte public de l'Eglise romaine à travers tout le monde ; le jugement privé peut-il s'exalter et se grandir davantage ? Recevoir tout le concile de Trente en vertu du jugement privé ne ferait de personne un Catholique. Cela introduirait parmi nous une apparence d'accord matériel, déguisant une contradiction formelle et vitale. Cela ne pourrait qu'aboutir à des apostasies et des plaintes, non sans fondement, d'avoir été trompé. Est-ce une ouverture de paix bien avisée que d'attaquer avec animosité les opinions populaires, les dévotions et les doctrines de l'Eglise catholique et d'en appeler d'elles à quelque censure autorisée ? Qu'est-ce, sinon dire : Vous devez en venir à ma manière de voir, avant que je m'unisse à vous. Prétendre à ce droit de censure universelle au même moment où l'on dénie l'infaillibilité de l'Eglise vivante, est-ce qu'on a peine à trouver raisonnable..."

Dans l'Encyclique "Satis cognitum" le pape Léon XIII dit à ces anglais qui rêvent de concessions, d'atténuations et de révisions : "Rien ne saurait être plus dangereux que ces hérétiques qui, conservant tout le reste de l'intégrité de la doctrine, par un seul mot, comme par une goutte de venin, corrompent la pureté et la simplicité de la Foi, que nous avons reçues de la tradition dominicale, puis apostolique".

UNE LETTRE DE NEWMAN

On trouve dans la correspondance de Newman, vieilli, une lettre adressée à un ami de Pusey dans laquelle il s'efforce de comprendre le plan de Dieu et de l'expliquer à son correspondant. Curieusement les explications qu'il donne sont en retrait par rapport à tout son enseignement et marquent un retour en arrière de la pensée. Il semble qu'avant de mourir Newman ait eu quelques hésitations sur des points fondamentaux de la doctrine catholique. Il est certain que l'ordre de l'Oratoire, qu'il avait fondé et dirigé en Angleterre, après sa conversion, était imprégné d'Augustinisme et que les variations et les hésitations d'un Saint Augustin sur la grâce, la prédestination et la liberté n'étaient pas fait pour lever tous les doutes, mêmes ceux d'une intelligence loyale et de bonne foi.

Nous allons donc examiner cette lettre : Newman pose d'abord la question : "Une grande oeuvre divine s'accomplit dans l'Eglise anglicane" et cependant elle n'aboutit pas à la conversion des hommes ni à leur réunion à l'Eglise véritable : "Quel a donc été le but de cette oeuvre dans le plan divin ?" "Car, dit-il, une oeuvre divine ne peut pas faillir".

Newman ne comprend pas ici qu'on ne peut juger le plan divin de l'extérieur, à partir d'une intelligence humaine imparfaite et qu'il est dans l'ordre de la nature que la pensée divine ne nous soit pas parfaitement intelligible, au moins ici bas. Il y a donc quelque présomption à vouloir conduire son âme en fonction de l'idée supposée que l'on se fait du plan divin. Mais ceci n'est pas suffisant. "Une oeuvre divine ne peut faillir", dit-il, sans doute, sinon Dieu ne serait pas tout puissant. Mais la question est de savoir si le refus de la grâce, la damnation éternelle et l'enfer ne sont pas dans le plan divin. Le damné lui aussi, à sa manière, proclame la Gloire et la Puissance de Dieu. L'enfer, est, en creux, la preuve de la Bonté infinie de Dieu...

Newman poursuit : "Je reconnais l'élévation d'esprit religieux et l'excellence de tels hommes (les disciples de Pusey) que vous nommez. Loin de moi d'affirmer qu'ils aient sciemment fermé les yeux à la lumière qui les eut conduit au sein de l'Eglise et qu'ils aient, en conséquence, forfait à la grâce du ciel, souvenez-vous qu'il y a une élection de grâce. Quelques-uns non pas tous, sont élus pour les privilèges et les bénédictions du royaume céleste. Nous serons tous jugés selon les occasions qui nous auront été offertes. La question est de savoir si, vous et moi, nous sommes appelés et non pas de savoir pourquoi les autres ne le sont pas..."

Trois thèmes abordés dans ce paragraphe, mais incomplètement élucidés : (Nous comprenons bien qu'une simple lettre ne peut avoir les dimensions d'un traité de Théologie ou de Métaphysique, cependant elle ne doit pas laisser le correspondant sur l'impression que le problème n'a pas de solution).

a) Le thème de la Lumière : On peut fermer les yeux à la Lumière, mais cela n'ôte pas la moindre force à cette Lumière qui continue à luire "pour les bons et les méchants". La toute puissance divine reste intacte, même si l'une ou l'autre créature refuse cette Lumière. Newman s'avance fort en supposant que de tels hommes religieux n'auraient pas pu fermer les yeux et donc forfait à la grâce.

b) Le thème de l'Election de grâce. Bien sûr que Dieu choisit d'envoyer sa Grâce ; mais il faut rajouter qu'il ne la refuse à personne et que tout homme reçoit sans cesse les grâces nécessaires à son salut ainsi que la lumière nécessaire à son intelligence. S'il nous apparaît que tel ou tel n'a pas bénéficié de telles grâces et donc n'a pu bénéficier des privilèges et bénédictions du royaume céleste, c'est que notre courte vue ne nous permet pas de pénétrer à l'intérieur d'une âme et d'assister au dialogue de cette âme avec Dieu. Nous ne pouvons pas en tirer de plus amples conclusions. Nous devons réserver notre jugement. Nous sommes appelés, certes, mais nous ne pouvons affirmer que d'autres n'ont pas reçu le même appel.

c) Le thème des occasions offertes : Pour chacun, le même événement n'est pas nécessairement une occasion offerte par la bonté divine. Nous savons que Dieu enverra toujours, même aux âmes les plus rétives, les événements destinés à ouvrir leurs yeux à la lumière qu'il présente en cette circonstance. Mais chacune d'entre elles peut y répondre ou non, c'est le privilège de sa liberté.

"Vous demandez si le fait que certains hommes bons sont satisfaits de ce qu'ils ont dans l'Eglise d'Angleterre n'est pas une preuve que cette Eglise est une partie de l'Eglise Catholique ? Puisque leurs vertus et leurs diverses excellences doivent venir de Dieu, est-ce que leur enseignement ne vient pas aussi de Dieu ? N'ont-ils pas été élevés pour empêcher par leur forte protestation, comme ils l'ont fait pour vous, les âmes d'aller à Rome ? Cela vous semble ; mais sûrement nous pouvons supposer une autre raison à la conduite de Dieu envers eux. Ils sont maintenant où ils sont, sans plus de Lumière qu'ils n'en ont, étant de bonne foi anglicane, afin de préparer graduellement leurs auditeurs et leurs lecteurs, en plus grand nombre qu'autrement il n'eût été possible, pour la foi vraie et parfaite et afin de les conduire en temps opportun dans l'Eglise Catholique..."

Bien sûr et dans un premier mouvement, Newman écarte l'hypothèse que Dieu pourrait agir sur des âmes pour les détourner positivement de la vraie Foi ; et donc l'enseignement de ces pasteurs et évêques disciples de Pusey ne pouvait venir de Dieu.

Cependant il y revient, à cette hypothèse par deux raisonnements.

1° Ces anglicans sont de bonne foi, Newman l'affirme avec force, mais il en connaît les conditions, c'est d'abord l'ignorance invincible. Il leur faut donc une certaine absence de Lumière qui ne vienne pas de leur négligence personnelle. Il faut trouver un obstacle qui fasse écran à cette Lumière. Cet obstacle ne peut être l'ignorance de la Véritable Eglise puisque ces mêmes Pasteurs et Evêques l'ont reconnue comme la Source à laquelle ils puisent abondamment pour revivifier leur pauvre Eglise anglicane en pleine "débandade".

2° Ces anglicans doivent ramener graduellement les âmes de leurs fidèles à la Vraie foi, pleine et parfaite, et le faire en temps opportun.

Le véritable obstacle qui fait écran à la Lumière, c'est le jugement dialectique qui prétend soumettre la Vérité pleine et entière à des vérités fragmentaires, encombrées d'obscurités et d'erreurs, et à des événements fortuits qui ne sont pas nécessairement sous la dépendance de notre volonté. L'âme "marchande" son adhésion à la

Vérité, pourtant connue avec évidence, et selon des critères bien discutables : quand sera-t-il opportun d'adhérer pleinement à Rome ? Peut-être jamais. Dans le domaine de ce qui pourrait éventuellement se produire, l'âme pourra indéfiniment rester en suspens. L'opportunité sera toujours discutable.

Enfin, comment peut-on se présenter comme le champion de la Vérité, comme celui qui prétend conduire les autres vers la Vérité pleine et entière, et simultanément s'ingénier à n'en donner que des parcelles, insuffisantes par elles-mêmes à entraîner l'évidence et l'adhésion. En agissant ainsi, on se fait écran à la Lumière. S'il peut être opportun, parfois pour le bien des âmes, de garder de la discrétion quand il s'agit de jugements à porter sur les hommes et les choses contingentes qui nous entourent. Dieu a toujours fait un devoir de prêcher à temps et contre-temps, c'est-à-dire sans aucun critère d'opportunité, les grandes Vérités de la Foi dans leur intégralité. On n'a pas le droit de les graduer, c'est-à-dire de les tronquer. L'Eglise Catholique a toujours condamné les cathéchismes dit "progressifs". En effet, s'il peut y avoir progression dans la pénétration ou l'approfondissement de ces vérités, il ne peut pas y en avoir dans leur connaissance. Les Vérités de la Foi forment une grande Synthèse qui est détruite par fragmentations, de même que la voute de l'édifice s'écroule, si l'on en retire une seule pierre.

D'ailleurs, dans l'Encyclique "SATIS COGNITUM", Léon XIII dit, en s'adressant aux anglo-catholiques : "Rien ne saurait être plus dangereux que ces hérétiques qui, conservant en tout le reste l'intégrité de la doctrine, par un seul mot, comme par une goutte de venin, corrompent la pureté et la simplicité de la foi que nous avons reçus de la tradition dominicale, puis apostolique".

Terminons la lettre de Newman : "Et s'ils eussent eux-mêmes senti qu'il était de leur devoir de devenir tous catholiques en une fois, l'oeuvre de conversion aurait du même coup pris fin ; il y aurait eu une réaction. Eux, au contraire, comme Saint Jean-Baptiste, font droite la voie du Christ".

Voilà enfin un jugement bien présomptueux sur les rapports entre la puissance de Dieu et celle de Satan. Si tous les tractariens d'Oxford et les amis de Pusey s'étaient convertis, il y aurait eu un afflux d'une multitude d'âmes, entrainées par un tel exemple de ferveur. Il y aurait eu, aussi, une réaction ; bien sûr ! Le démon se serait déchainé ! Nous le savons. Au lieu que par l'arrêt du mouvement de ces retours à Rome, le démon s'est reposé sur sa victoire.

La comparaison avec Saint Jean-Baptiste est vraiment audacieuse. "Faire droite la voie du Christ" c'est désigner la Personne vers laquelle il faut se diriger, c'est la montrer du doigt ; "non pas vers moi, mais vers Lui !" c'est s'effacer devant l'autre, jusqu'à se faire oublier ; ce n'est donc pas "retenir les âmes" dans leur mouvement vers la Vérité. L'attitude des Puseyistes n'est pas droite : au lieu d'aller tout droit à Rome et d'y conduire les âmes qui les suivent, ils restent à mi-chemin, refusent d'avancer, en attendant, disent-ils le gros de la troupe qui traîne au loin. Mais cette troupe, voyant les hommes de la tête arrêtés sur le chemin devant elle, refuse d'avancer et s'affaisse au sol.

CONCLUSION :

Nous n'ignorons pas que certaines des formules oecuméniques, exposées ici ne se présentent plus sous la même forme dans l'oecuménisme d'aujourd'hui. Mais les variations que ces formules peuvent recevoir aux cours des siècles ne sont que superficielles ; dans le fond même des choses, l'Oecuménisme reste bien identique à lui-même.

Ainsi, dans l'Angleterre protestante du siècle dernier, il était nécessaire de romaniser le culte et les formes de la vie religieuse, si l'on voulait

aboutir à cette symbiose de toutes les confessions et à cette indifférence des fidèles à l'égard de l'Unique Vérité et surtout si l'on voulait les détourner des vrais sacrements du Christ. Dans l'Europe catholique d'aujourd'hui, l'Oecuménisme pratique le mouvement inverse, il protestantise la liturgie et les formes de la piété, pour aboutir à la même symbiose des religions.

De même, pour répondre aux besoins sensibles de l'âme naturellement religieuse, il était bon d'emprunter les formes de la piété catholique et de les introduire dans les communautés protestantes dont le "vide glacial" (dixit Manning lui-même) faisait fuir les fidèles. Cela avait l'avantage de retenir les âmes hors de l'Unique Eglise du Christ et de les priver de la "présence réelle" dans les sacrements. Aujourd'hui l'Oecuménisme s'efforce d'attirer les âmes hors de la liturgie catholique et des vrais sacrements par deux moyens simultanés et complémentaires :

a) L'oecuménisme organise le "vide glacial" de la Liturgie catholique, pour en détourner les derniers fidèles qui y restent encore attachés ; d'où le mépris des dévotions populaires (processions, saluts du Saint Sacrement, vénération des reliques, etc), la nudité des églises et la vulgarité des formes liturgiques, etc...

b) Dans le même temps, l'Oecuménisme développe toute une para-liturgie dans des communautés religieuses informelles où les fidèles trouvent l'épanouissement de leur sensibilité religieuse, l'exaltation de leur besoin de Dieu à travers des formes aberrantes, simulant une "présence réelle" illusoire, en dehors de la validité de tous les sacrements : groupes charismatiques divers, communautés à prétention religieuse, etc.

On constate d'ailleurs que dans ces communautés d'un nouveau genre, les organisateurs ont bien soin d'exclure tout ce qui pourrait leur garder une apparence catholique : suppression du signe de la croix, des prières officielles de l'Eglise, le Pater et l'Ave Maria ; on y parle de l'"Esprit", sans préciser s'il s'agit du Saint-Esprit ou de l'autre, de l'Esprit de Satan. On y exalte la sensibilité la plus équivoque, à mi-chemin entre la spirituelle et la charnelle.

Ainsi les foules humaines sont détournées de l'Unique Vérité, de la seule Voie, celle qui a été instituée par Jésus-Christ, et de la "Présence Réelle"de Dieu. On voit bien à qui profite un pareil mouvement oecuménique.

E. C.

/ S E C O N D E   P A R U T I O N /

L'article ci-dessous est paru une première fois dans le Bulletin n° 3, que la plupart de nos abonnés actuels n'ont pas eu la possibilité d'acquérir. Or les thèmes qui y sont traités en rendent la lecture fort utile au point où nous sommes parvenus dans notre travail : à la fois engagés dans une série sur la "Révolution Spiritualiste", et débutant un nouveau cycle sur l'autre face de la Révolution dans l'Eglise avec l'étude du Ralliement, il est important de garder présent à l'esprit le lien entre ces manifestations diverses.

Cette seconde parution est destinée à vous aider dans cet effort de synthèse.

CHRISTIANISME ET REVOLUTION
PREMIERES APPROCHES

Ces deux mots qui résument la raison d'être de notre Société peuvent sembler précis à première vue, mais si l'on prend un peu de recul ils apparaissent en réalité comme assez vagues. Il convient donc, avant d'examiner leurs rapports, de préciser dans quel sens nous les emploierons au cours de ce texte et, d'une façon générale, dans l'ensemble des études publiées par ce Bulletin.

Le Christianisme sera non seulement la religion chrétienne avec ses dogmes, ses institutions, ses membres, tous les baptisés, mais aussi la société civile issue de cette religion, telle qu'elle s'est formée dans les premiers temps, la Chrétienté, et telle qu'elle est devenue par la suite des siècles à mesure qu'elle était polluée par de nombreux courants étrangers.

De même, *la Révolution* ne doit pas être entendue au sens restreint qu'elle a pris depuis 1789 d'une révolution politique circonscrite dans l'espace et dans le temps. Le mot lui-même n'a pas ce sens restreint, mais l'usage a tendu à imposer cette restriction ; de sorte que l'habitude est née d'une seconde expression, la Subversion, qui, bien que possédant étymologiquement le même sens, désigne mieux la Révolution dans son essence profonde ; nous avons été tentés d'utiliser plutôt cette seconde formule, puisque tel est bien notre objectif, mais du fait de son emploi fréquent depuis quelques décennies, le mot subversion a pris, lui aussi, une coloration particulière, celle du communisme et du philocommunisme, et il ne désigne donc plus qu'une partie de la question, et non la plus importante assurément.

Nous avons donc conservé le mot Révolution, en lui donnant un sens un peu élargi bien que tout à fait conforme à l'étymologie ; par suite, *la Révolution sera aussi tout ce qui est de nature à altérer le Christianisme et, par voie de conséquence, à faire perdre son assiette à la société civile* qui en est issue, et cela quelle que soit l'époque considérée ; ce qui est très logique si l'on se rappelle que la Révolution est dès l'origine fille de Satan, la fille d'un père qui excelle à faire feu de tout bois et pas seulement des révolutions politiques.

Certes, nous verrons qu'il y a de grandes différences entre tel élément révolutionnaire du 2e siècle, la Gnose, et tel autre élément du 14e siècle, le néoplatonisme médiéval, ou bien entre les hérésies des 12e et 13e siècles et le modernisme des 19e et 20e siècles, ou bien encore les cercles hermétistes des 14e et 15e siècles et la Franc-Maçonnerie du 18e siècle ; mais nous constaterons aussi quelle profonde unité de doctrine et de fruits rassemble ces diverses manifestations pour en faire des phases, des étapes, de *la Révolution* prise dans son sens le plus large, en même temps que le plus exact, de *renversement du Christianisme :* renversement qui *atteint le spirituel et le temporel* à la fois, car la Révolution ne sépare pas les deux domaines, sachant bien que, tenant l'un, elle tient l'autre et, ruinant l'un, elle ruine l'autre.

L'étude de *la Révolution* à l'oeuvre au sein du Christianisme n'a donc guère de limite quant à son domaine, le temporel comme le spirituel, ni quant à son étendue chronologique puisqu'elle *commence au "Non serviam"* : c'est dire que nous n'épuiserons pas la matière dans ce mince exposé qui voudrait seulement poser le problème dans ses divers aspects, en mesurer le cadre, laissant à de nombreux travaux ultérieurs de divers auteurs le soin de peindre la toile elle-même.

+++++++++++++++++

Des évêques francs-maçons, quarante en France peut-être, une nuée à Rome, jusque sur les marches du trône pontifical..., voilà bien de quoi sidérer la foule des fidèles. Et pourtant, pour qui a suivi le fil de l'évolution depuis quelques siècles, pour qui connaît un peu la Révolution dans son essence, il n'y a là rien que le *fruit d'une logique impitoyable,* un fruit qui a commencé de mûrir depuis pas mal de temps, puisque les premiers prélats initiés connus datent de deux siècles environ, et que, plus près de nous, un rapport épiscopal rédigé en 1938 en fixait déjà le nombre à une bonne vingtaine pour la seule France...

Evidemment, si l'on ne considère la Révolution que sous l'angle des soubresauts politiques, de la violence matérielle, on comprend mal ce phénomène diabolique ; mais tel n'est pas du tout le propre de la Révolution, même si la violence lui est souvent très utile.

La Révolution est fondamentalement le refus de Dieu, du vrai Dieu, plus précisément le refus du plan de Dieu sur le monde, de l'ordre qu'il a mis dans sa création et du destin qu'il lui a assigné.

C'est cela que Satan a refusé le premier, et c'est pour entraîner l'homme dans son refus qu'il ne craint pas de mettre le monde à feu et à sang quand cela lui est nécessaire ; mais il dispose de bien d'autres méthodes plus pacifiques et plus subtiles, et l'action révolutionnaire, action satanique, est un tissu complexe fait d'un entrelacs de tactiques diverses, Gog et Magog, dit la Bible, séduction et violence, traduirons-nous librement.

Tel est le premier point à distinguer. Certes, ce n'est pas là une découverte mais, bien que connue, cette notion est trop souvent négligée en pratique ; on sait cela en théorie, et lorsque l'on cherche à comprendre, on n'en tient plus compte du tout : on est alors tenté de ne voir dans la Révolution qu'une force négative, destructrice, ce qui est faux au plan des moyens : c'est là une erreur grave, pleine de conséquences pour l'équilibre du jugement car elle empêche celui qui en est victime de voir clair dans la foule des avatars révolutionnaires.

Oui, la Révolution est négative dans son fond en ce qu'elle s'oppose au vrai Dieu, mais elle ne l'est pas, ou du moins elle l'est d'une manière extrêmement subtile, dans ses moyens, et son athéisme est souvent très bien camouflé : titre d'exemple, rappelons seulement que les "Constitutions d'Anderson", charte de la Franc-Maçonnerie moderne mise en forme par deux pasteurs protestants, précisent bien que le Frère .'. ne doit pas être un athée .'. stupide !

Même si, çà et là, elle utilise à titre transitoire l'athéisme pour déblayer le terrain religieux, *la pensée révolutionnaire* dans son fond, *ne tend pas à supprimer Dieu purement et simplement ;* elle sait trop que l'on ne supprime bien que ce que l'on remplace, et sa volonté est de remplacer le vrai Dieu par un ersatz de Dieu : pour que Dieu ne soit plus nulle part, quel meilleur truc que de le mettre partout, *quelle meilleure solution que le panthéisme ?*

Cette erreur fréquente sur la nature de la Révolution trouve quelques explications, et donc quelques excuses, dans certains mouvements apparus depuis un siècle environ ; le cas du Grand-Orient et de la politique maçonnique de la IIIe République, le cas également du Communisme, ont trop souligné un aspect particulier et nullement essentiel, celui du matérialisme vulgaire.

L'évolution récente, depuis une trentaine d'années surtout, montre le *retour en force de la véritable tendance révolutionnaire,* celle qui s'exerce depuis des millénaires, *la tendance religieuse,* ou pseudo-religieuse si l'on préfère.

Cette pseudo-religion, ce panthéisme, n'est pas nouveau sur terre : c'est, au contraire, la situation dans laquelle sont tombés tous les hommes après la Chute et la régression qui l'a suivie, et c'est encore la position de toute la part de l'humanité qui n'est pas chrétienne, même si parfois certaines apparences sont différentes.

C'est inévitablement la position où retombe celui qui, pour quelque raison, cesse d'être chrétien sans pour autant devenir stupidement athée. C'est donc, logiquement, *la position de chefs religieux qui ont effectivement cessé d'être chrétiens,* d'évêques ou d'autres que le christianisme a quittés comme le cocon tombe de la chrysalide devenue papillon.

Le scandale, car il subsiste, bien sûr, et non pas diminué mais d'autant plus immense, réside dans le *processus qui a conduit* ces évêques, ces théologiens, ces intellectuels, ces pasteurs, *à une telle transformation, à une telle mutation insidieuse :* ce fut là le travail des siècles, et il faudra à nous-mêmes bien du temps pour en faire le tour.

++++++++++++

Dès les premiers siècles, la personne du Christ et le plan de la Rédemption ont fait problème et se sont révélés si étrangers au mode général de pensée que tout un courant s'est développé pour déformer le Christianisme naissant et le réduire aux schémas antérieurs.

C'est l'origine du foisonnement des courants gnostiques qui mirent l'Eglise en danger pendant plusieurs siècles ; la venue de Saint Irénée à Lugdunum auprès de Saint Pothin eut probablement pour cause l'intrusion des Gnostiques dans la vallée du Rhône, au milieu du IIe siècle et, d'ailleurs, son ouvrage le plus connu n'est-il pas le "Contra Haereses" ?

De son côté, Saint Augustin, avant sa conversion, nous montre quel pouvait être l'attrait de ces doctrines sur un intellectuel romain de valeur.

L'Arianisme et les invasions barbares qui le véhiculèrent en Occident détournèrent l'attention pendant quelques siècles, mais les courants gnostiques continuèrent leur cheminement de façon souterraine, notamment en Europe centrale, pour refaire surface de plus belle aux 12e et 13e siècles en Italie et en France : ils arrivèrent alors à contaminer des régions entières comme le Languedoc et n'en laissèrent que bien peu indemnes.

Un autre courant d'influences, différent mais convergent, est celui de l'apport arabe et de l'apport juif, qui furent déterminants. L'apport arabe s'exerça en deux séries ; les Croisades d'abord, premier contact important des chrétiens avec une société païenne élaborée, l'Islam : le cas des Templiers est un bon exemple des risques encourus et témoigne d'une situation infiniment plus large ; *les Arabes d'Espagne* ensuite, notamment avec Averroès, *au XIIe siècle, qui diffusèrent en Occident un panthéisme matérialiste.* L'apport juif, venu d'Espagne lui aussi et des divers ghettos d'Europe (Provence, Prague, Rhénanie, etc.) fut celui d'un panthéisme plus mystique (ce qui ne signifie nullement meilleur) issu de la Kabbale.

L'ensemble de ces apports, parfois contradictoires en apparence, mais cumulatifs en réalité, constitua la première *source d'un occultisme qui ne devait cesser de se développer* pendant le Moyen-Age, la Renaissance et l'Age classique, sous des noms divers, Alchimie, Théosophie, Illuminisme, etc.

A l'époque médiévale, ce panthéisme latent trouva également un nouveau visage, plus noble, plus religieux, avec le *néo-platonisme* dont l'étreinte ne devait plus se desserrer, aboutissant finalement à la Réforme et à l'idéalisme cartésien.

Il s'agit là de tout un corps de doctrines qui, sous des allures raffinées, des airs de religion, parfois même de piété mystique, tend à ruiner l'équilibre chrétien ; elles laissèrent en tous cas les esprits bien désarmés et très perméables quand la vague néo-païenne de la Renaissance déferla sur l'Europe au XVe siècle.

+++++++++++++++

D'un autre côté, *la crise du Sacerdoce et de l'Empire et le Grand Schisme* qui en fut la conséquence contribuèrent fortement à l'ébranlement de la Foi. Certes, au premier abord, on ne voit là que des questions de structures et d'organisation, mais, en fait, c'est tout le Christianisme qui s'est trouvé mis en cause à cette occasion jusque dans ses fondements doctrinaux.

Pour des esprits habitués, comme il se doit, à ne pas dissocier le corps de la tête, l'Eglise du Christ, la perte du respect pour l'Episcopat et pour la Papauté devait inévitablement entraîner plus loin qu'une simple crise juridique ; c'est l'Eglise en tant que médiatrice entre le Ciel et la Terre qui se trouvait atteinte, et les remous d'une semblable catastrophe sont bien difficiles à mesurer exactement.

Pour ceux qu'atteignait une telle perte de confiance, deux attitudes s'offraient au choix : ou bien, ne croyant plus au pouvoir des médiations humaines, ils se rattachaient directement à Dieu, et c'est la porte ouverte vers l'individualisme avec tous ses pièges qui se révéleront peu à peu -c'est aussi, notons-le au passage, un certain mépris pour la piété liturgique et son caractère objectif et communautaire- ou bien, plus radicalement encore, se détournant de l'institution "lézardée", ils cessaient du même coup d'adhérer à la Tradition transmise et de croire en son divin fondateur.

Là aussi, quelles déchirures par lesquelles s'engouffrera le néo-paganisme de la Renaissance !

A partir du XVe siècle, se conjuguèrent de multiples influences ; aux causes précédemment évoquées, et les scandales de la Rome renaissante prouvent assez qu'ils n'ont pas disparu, s'ajoutent désormais deux autres éléments importants : *le retour du paganisme antique et le développement des sciences modernes,* l'astronomie en particulier.

Pour les esprits cultivés du temps, l'économie de la pensée chrétienne se trouvait mise en cause, d'abord à sa périphérie dans ses rapports avec le monde matériel, puis en son centre même dans sa notion de Dieu.

Le fait fut spécialement sensible en Italie, dans cette *Italie du Quattrocento* où pullulent les Académies néo-païennes à la cour des princes, foyers antichrétiens d'intellectualisme et de mondanité.

Nous passerons ici sur les ravages causés au corps chrétien, à ses institutions et à sa doctrine, par la Réforme ; la question est assez connue pour que tous y pensent spontanément et que nous puissions en faire l'impasse dans le cadre de ce bref article.

Plus négligé est habituellement le rôle joué par *l'exploration du monde,* la conquête des Indes, comme l'on disait alors. A l'image de ce qui s'était passé lors des croisades, mais sur une échelle plus vaste, *l'intrusion de civilisations étrangères, païennes, panthéistes,* souvent transmises en Europe avec un appareil de luxe, contribua à disloquer l'esprit des chrétiens, déjà très ébranlés par tout ce que nous avons vu précédemment.

Cette influence pernicieuse s'exerça d'autant plus facilement qu'une foule d'auteurs de talent se firent les diffuseurs infatigables de récits plus piquants les uns que les autres et dont la conclusion identique est la supériorité de nations païennes raffinées sur des Etats européens déchirés par les guerres de religions.

+++++++++++++++

A l'orée du XVIIIe siècle, le mal est fait en profondeur : une grande partie de l'élite française et européenne, élite sociale et intellectuelle, n'est plus chrétienne, même si elle en conserve encore quelque apparence. Cela deviendra évident dans des cercles de plus en plus larges, à partir de la Régence et pendant tout le 18e siècle.

C'est alors qu'est mise sur pied *la Franc-Maçonnerie moderne,* non plus destinée seulement à des réseaux de doctrinaires et de savants, mais à la masse des élites sociales. Se généralise aussi la propagande ouvertement antichrétienne : les livres pullulent, poussés par des centaines de sociétés de lecture, diffusés aussi par des myriades de colporteurs à travers les provinces et jusque dans les campagnes : le peuple commence à être atteint, non plus seulement dans ses pratiques, mais aussi dans son intelligence.

Le mal est désormais assez profond pour que la Révolution puisse envisager de passer au stade politique : la Franc-Maçonnerie se charge d'abattre le Trône et l'Autel, car les deux sont solidaires, au moins par nature ; la révolution le sait, elle, alors que beaucoup de monarchies européennes l'ont oublié et ont passé ce dernier demi-siècle à casser les reins à l'Eglise. (1)

A cette charnière du 18e et du 19e siècles, le masque est levé ; *la Révolution qui,* depuis plusieurs siècles, *s'avançait contre le Christianisme en rampant se dresse désormais en clamant sa révolte :* les jeux sont clairs, personne ne peut plus être dupe, si ce n'est volontairement.

Avant d'aller plus loin et, ayant survolé la Révolution rampante, nous attarder un peu sur la Révolution dressée, il nous faut faire allusion à une difficulté très générale. Nous venons de dire quelques lignes plus haut : "Le peuple commence à être atteint". Or, cette expression pose un problème assez délicat.

En effet, lorsque des idées nouvelles, des comportements nouveaux se font jour dans une population, il est évident que tous les membres ne sont pas touchés au même moment.

Cela était particulièrement vrai dans les siècles passés où ne jouait pas, ou peu, contrairement à l'époque moderne, la rapidité de diffusion due aux mass media. En ces temps où n'existaient ni journal (ou presque), ni radio, ni télévision, et où la majorité des hommes restaient attachés à la terre, les conditions mêmes de la vie les protégeaient mieux contre la subversion des idées et des moeurs.

C'est pourquoi *les transformations* concernaient surtout les parties de la population cultivées et dotées de loisirs importants : le *clergé* d'abord, puis *l'aristocratie* et ensuite la *bourgeoisie* sous sa forme marchande ou sa forme judiciaire. C'est logiquement dans ces catégories-là que se recrutèrent peu à peu les partisans des idées nouvelles, que se fondèrent de nouveaux consensus sociaux et moraux, que se prirent de nouvelles distances à l'égard de l'Eglise, de sa doctrine comme de ses pratiques.

Ce décalage entraîne une grande diversité entre les différentes couches de la population et, de ce fait, les comportements officiels, extérieurs, peuvent se révéler très différents des motivations profondes ; il faut, en effet, parfois des siècles avant que les convictions d'une toute petite minorité (l'avant-garde, comme on la désigne généralement) s'étendent à la majorité et, montant alors à la surface, arrivent à faire éclater les normes anciennes ; l'observateur superficiel est alors tout étonné d'une situation qui ne lui paraît imprévisible que parce qu'elle a mis plusieurs siècles à mûrir.

(1) Un auteur très bien informé a défini ce temps comme celui de "l'Europe des princes éclairés", ce qui est logique, puisqu'il est aussi celui des "Lumières".

S'il veut être perspicace, l'observateur doit au contraire porter son attention dans deux directions ; d'une part, l'étude des minorités de pointe qui peuvent indiquer plusieurs siècles à l'avance la situation future ; d'autre part, un examen minutieux de la pratique du plus grand nombre pour distinguer ce qui repose sur une conviction profonde, et qui donc durera, de ce qui, à l'opposé, ne résulte plus que d'une simple habitude, et donc ne pourra pas durer et s'écroulera un jour, lorsque le travail de sape des minorités actives portera ses fruits.

Ce travail à plusieurs niveaux, sur plusieurs registres, n'est pas des plus commodes : chaque recherche est forcément partielle et risque d'apparaître partiale, les diverses directions prises peuvent même sembler contradictoires. C'est bien ici le moment de rappeler que le principe de contradiction implique que l'on parle de la même chose prise dans les mêmes conditions, ce qui est rarement le cas en matière historique.

++++++++++++

Après cette parenthèse, revenons à la Révolution qui se dresse à ciel ouvert et dont l'action va, de ce fait, entraîner des effets nouveaux dans plusieurs domaines.

Le propre de la tourmente révolutionnaire fut d'abord d'accélérer considérablement les processus en cours et de coaguler en une masse homogène (au moins grossièrement) tout un peuple dont les membres se situaient en réalité à des niveaux très différents quant à l'esprit révolutionnaire. De ce fait, la révolution intérieure se trouva projetée en avant dans un grand nombre d'esprits peu atteints jusqu'alors : l'ébranlement social, la vacance religieuse, provoquèrent ainsi en quelques lustres une évolution qui aurait normalement demandé au moins un siècle encore.

Mais *le problème le plus important* réside en ce que *les rapports du temporel et du spirituel* ne se présentèrent plus de la même façon. Et les crises du XIXe siècle sont issues en grande partie de cette situation nouvelle, de sorte que, en plus des éléments proprement religieux et doctrinaux, il faut étudier les questions temporelles, et cela d'une triple façon : en elles-mêmes, bien-sûr, puis dans les rapports entre le spirituel et le temporel, enfin dans les conséquences, les retombées de ces rapports sur le spirituel en soi.

A la fin du XVIIIe siècle, La Révolution triomphe et impose un nouvel état du temporel ; elle s'oppose à l'Eglise, elle s'impose à elle ; peu à peu, au cours du XIXe siècle, elle la subjuguera sur le plan social, puis politique, et même sur le plan doctrinal.

C'est là *une grande nouveauté* par rapport aux siècles précédents où le temporel et le spirituel étaient en accord, au moins théorique et global.

(Désormais face à *l'Eglise,* maîtresse du spirituel et guide
(du temporel, se dresse une *Contre-Eglise* triomphante qui possède la
(puissance temporelle et l'utilise pour orienter le spirituel vers des
(pensées et des pratiques directement contraires au catholicisme.

Telle est la réalité profonde, tantôt avouée, tantôt célée, trop souvent incomprise de bien des chrétiens. Et, de fait, la question n'est pas simple : car entre ces deux forces qui s'affrontent, il n'y a guère de solution de continuité, elles sont mêlées au corps à corps, avec tout ce que cela implique de difficultés au plan de l'action comme au plan de la lucidité ; et là, sans doute, réside le principal avantage de la Révolution et la source de beaucoup de ses progrès.

++++++++++++++++++

A peine l'Eglise eut-elle pansé le plus gros de ses blessures, la Révolution préparant la seconde vague de ses assauts, celle du milieu du siècle, le problème de la conciliation entre elles fut posé et résolu par des catholiques dans le sens favorable à la Révolution : ce fut la tâche du *catholicisme libéral,* que nous étudierons plus tard dans ses textes, mais que nous pouvons rappeler brièvement ici.

En ce premier tiers du 19e siècle, la Révolution s'est assagie, elle ne fait plus tomber de têtes. Elle a transformé l'état social et économique dans le sens préfiguré par les dernières années prérévolutionnaires et l'ensemble des catholiques, non pas tous cependant, s'accommodent fort bien du libéralisme économique.

Parallèlement, l'Eglise a reconstruit en partie ses structures, mais achever ce travail en ce qui concerne les congrégations religieuses et surtout l'enseignement demande l'accord avec le nouveau pouvoir temporel, la paix et même une certaine coopération.

Que faire ? Les solutions possibles sont multiples, ce qui ne veut pas dire bonnes, et, de fait, l'ensemble des catholiques va s'émietter sur une foule de positions graduées, chacun apportant la nuance qui lui convient et qui lui permet de croire qu'il reste libre à l'égard de la manoeuvre en cours.

La position catholique, officielle, romaine, *celle des Papes* en leurs diverses *Encycliques,* est bien connue : la Révolution est satanique, elle est condamnée, on ne doit pas collaborer avec elle. Mais Rome se garde soigneusement de la politique et ne donne guère de conseils pratiques, ni pour se défaire de la Révolution, ni pour cohabiter avec elle.

A l'opposé, s'offrent les avis de ceux qui sont confrontés avec les problèmes de la cohabitation. La plupart penchent pour une *non hostilité de fait* et comme, au début au moins, il n'est pas possible d'aller plus loin, les esprits et les écrits s'habituent à *distinguer subtilement entre la thèse et l'hypothèse,* entre la condamnation théorique de la Révolution et la collaboration pratique avec elle.

Que l'on y prenne garde. *Nous sommes ici à la charnière du drame* qui motive notre propos, c'est-à-dire au moment où la lutte séculaire de la Contre-Eglise contre le catholicisme va pouvoir s'effectuer non plus seulement de l'extérieur mais aussi de l'intérieur de l'Eglise. Le Temporel ne défendant plus le spirituel, mais étant au contraire tombé aux mains de ses ennemis, ceux-ci ont pu contourner les remparts et désormais ils sont infiltrés dans la place et vont pouvoir y manoeuvrer à l'aise.

C'est à bon droit que l'on a pu dire que *le catholicisme libéral était le pire ennemi que l'Eglise ait jamais rencontré sur son chemin.*

En effet, très rapidement, la conciliation de fait est devenue pour certains une conciliation de droit, poussée parfois jusqu'au baptême de la Révolution. Lamennais, et sa condamnation par Rome, trouvent ici leur place, mais c'est une place un peu trop voyante en ce qu'elle risque de masquer aux yeux du public un certain catholicisme libéral moins extrême, plus larvé, et pourtant tout aussi dangereux car infiniment répandu, moins affirmé en théorie mais sous-tendant constamment les attitudes théoriques et pratiques de ceux qui exercent une influence sur les affaires publiques. (2)

---

(2) Un phénomène semblable s'est retrouvé au moment de la crise moderniste au début du 20e siècle. Quelques meneurs ont été condamnés, mais des milliers de clercs modernisants sont restés tranquillement à leur place dans l'attente de jours meilleurs où ils pourraient reprendre leur action : comment ne pas voir que ceux-là constituaient le vrai danger, plus encore que des publicistes trop voyants comme un Loisy ?

Le fruit lointain de ce libéralisme catholique fut de préparer le Ralliement et la Démocratie chrétienne, et le fruit immédiat en fut une démobilisation face à la Révolution, ce qui contrecarrait les efforts des vrais catholiques contre elle.

Car, en dehors des libéraux et de la masse amorphe, il y avait aussi des catholiques lucides et courageux qui, faute d'un programme global de renversement de la Révolution, s'efforçaient de lutter au coup par coup, dénonçant l'emprise des sectes ou mettant sur pied les premiers linéaments d'une doctrine de reconstruction sociale.

Nous étudierons également l'oeuvre des contrerévolutionnaires, mais il faut être conscient que si cette action ne put revêtir en fait un caractère global de contestation de la Révolution, non seulement dans telle ou telle de ses manifestations, mais avant tout dans son existence même, ce fut essentiellement à cause de l'influence délétère du catholicisme libéral : celui-ci anesthésiait littéralement tout un peuple dont l'immense majorité était, en ce temps-là, encore globalement catholique ; c'est tout ce que lui demandait alors la Révolution, et qui ne voit que c'était effectivement le plus important, car le reste, le temps s'en chargerait....

Pendant ce temps, *sous l'écran protecteur de la tolérance libérale, la Révolution continuait méthodiquement son avancée* dans tous les domaines : révolutions politiques du milieu du 19e siècle, qui culminaient avec la perte de la ville de Rome, radicalisation de la Franc-Maçonnerie qui, devenant ouvertement athée et anti-chrétienne, s'emparait du pouvoir en France et réalisait les lois scolaires de 1880, principal outil de la déchristianisation que nous constatons depuis quarante ans.

Sur le plan intellectuel, la sape des fondements historiques et doctrinaux du christianisme devait conduire à la crise moderniste entre 1890 et 1910, tandis que, à partir de la fin du siècle, la Secte préparant l'avenir, redonnait vie à sa tendance spiritualiste.

Devant des progrès si importants au cours d'un siècle, la conclusion de la majorité des catholiques fut que la Révolution ne pouvait plus être renversée, donc qu'elle ne devait plus l'être, et que, *pour éviter le pire,* il convenait de se rallier à ses structures et à ses méthodes.

++++++++++++++++

Mais où se situe le pire ? C'est ce que l'on se gardait bien de trop préciser, se réservant ainsi d'en changer la définition à chaque reculade successive. De sorte qu'en quelques années, on assistait à un *alignement des catholiques sur les positions révolutionnaires :*

En matière sociale d'abord : l'Ecole sociale chrétienne fut intégralement contrerévolutionnaire dans son origine ; sa critique de l'état social libéral remontait des contacts de fait aux causes révolutionnaires et son analyse montrait pertinemment que l'on ne pourrait guérir la société qu'en prenant le contre-pied de la Révolution. Malgré de beaux dévouements et de grands talents, l'accueil des catholiques fut assez modéré pour que l'on vît, au contraire, se dessiner au fil des années un courant dominant qui attendait le salut social, non plus de la Contrerévolution, mais d'un recours accru aux techniques révolutionnaires.

Vu sur cette toile de fond de la question sociale, le ralliement politique perd un peu de son caractère aberrant et devient presque compréhensible ; il apparaît comme la conséquence et la conclusion.

On a beaucoup épilogué sur la pensée de Léon XIII ; voulait-il le ralliement à la Révolution, ou voulait-il autre chose ? Ses grandes encycliques, dans la mesure évidemment où elles sont un reflet fidèle de sa pensée, montrent de façon certaine qu'il était réellement opposé à la Révolution et il semble donc assuré qu'il désirait autre chose. (3)

(3) Pour être exact sur ce point, il conviendrait d'examiner ici le cas du cardinal Rampolla, secrétaire d'Etat et Franc-Maçon. Les dimensions de cette étude ne le permettent pas, mais le fait de poser le problème suffit à indiquer quelles influences multiples ont dû jouer.

La grande masse des fidèles, bien que minée, n'est pas encore directement touchée, mais l'élite intellectuelle, cléricale et laïque, est atteinte dans ses certitudes : elle s'efforce de sauver à sa manière ce qui peut l'être, ce qui explique le grand nombre de degrés que l'on observe chez les modernistes, depuis ceux qui ont quasiment tout balayé jusqu'à ceux qui pensent pouvoir sauver l'essentiel en sacrifiant les formes.

Dans ces conditions, on comprend très bien que la décision pontificale, si elle a rassuré les fidèles, n'a en fait rien changé à la situation réelle dont elle a seulement freiné temporairement l'expression.

++++++++++++

Après la guerre de 1914-18, et grâce à elle, la Révolution a franchi un grand pas, notamment en Europe où elle a éliminé ou ébranlé les monarchies catholiques. Politiquement, les catholiques sont enfin intégrés au système révolutionnaire qu'ils ne contestent plus et dont ils constituent un rouage.

On le fera bien voir aux malheureux qui n'acceptent pas le reniement, et la condamnation de l'Action française en 1926 sera un pas de plus, qu'on peut qualifier de décisif à défaut de dernier, dans l'avancée révolutionnaire au sein de l'Eglise.

Un excellent signe, et qui ne trompe pas, des progrès du mal, est que même les sursauts de vitalité qui animent le corps chrétien ne tardent pas à être gangrenés et à servir finalement l'ennemi : en sont deux bons exemples l'Action catholique et le Renouveau liturgique.

(Il est donc très compréhensible que des évêques, des clercs, des
) intellectuels aient continué leur chemin à la rencontre de la Révolution,
(jusque dans sa doctrine, sa "théologie", si l'on peut dire. En ce temps
) où l'Oecuménisme démarre énergiquement, vers 1930, il n'est pas très é-
(tonnant que ces modernisants aient rejoint des doctrines et même des or-
) ganisations qui sont consacrées par nature à l'oecuménisme et à l'ésoté-
(risme.

On conçoit très bien, au contraire, que ces "catholiques", au terme d'une praxis révolutionnaire longue et généralisée, la leur et celle de leur milieu, aient pu être soulagés de trouver enfin un cadre intellectuel et humain où leur pensée et leur action se trouvaient enfin en harmonie.

Le crime, l'illogisme, ne se situe pas tant ici que dans les premiers pas faits du côté de la Révolution, un siècle ou plus auparavant ; le reste n'en est qu'une conséquence.

Dans cette entre-deux guerres, le virage final était donc pris, au niveau d'une minorité, certes, mais il s'agissait d'une minorité consciente et active ; le rapport épiscopal précité chiffrait le nombre des Excellences initiées à une vingtaine, combien plus de prêtres sans doute, et combien de laïques militants !

Les germes en puissance dans cette minorité, il ne restait plus qu'à *les faire se développer dans la masse du corps chrétien,* où il trouverait un terrain tout préparé et tant de complicités inconscientes. Par ailleurs, diverses circonstances devaient favoriser la manoeuvre : d'abord l'élimination, à la faveur de la guerre de 39-45, des cadres catholiques traditionnels, soit liquidés physiquement, soit annihilés dans leur influence sociale ; ensuite, l'utilisation des structures ecclésiales, Action catholique, Scoutisme, Mission de France, Centre de Pastorale liturgique, etc., comme vecteurs des nouveaux modes de pensée, le tout débouchant sur le recyclage permanent et généralisé de la plus grande partie de l'élite chrétienne, clergé et militants.

Mais face à une masse catholique déjà suffisamment "révolutionnée" pour avoir perdu un vrai élan contrerévolutionnaire, le Pape crut habile de lancer les fidèles dans la compétition politique sur le terrain propre aux révolutionnaires, piège entre tous s'il en fût, si souvent renouvelé depuis et même par des catholiques qui se croient opposés à la Révolution.

Le peu d'honnêteté naturelle qui restait aux libéraux fondit rapidement au contact des combines politiciennes, et si besoin était l'histoire des différentes alliances et partis montés au début de ce siècle suffirait à ouvrir les yeux.

Peu à peu, ou plutôt très vite, *la force de la masse catholique se perdit dans les sables électoraux,* et la Révolution put se féliciter de ce que son adversaire avait perdu grâce à cela sa dernière chance de redressement et de victoire ; à vue divine et à moyens divins, c'est autre chose, mais les délais divins sont également autre chose...

Non seulement, *le pire n'était pas évité,* mais désormais et de cette façon *il était assuré,* les événements de la Séparation devaient rapidement le montrer.

+++++++++++++

Il n'est pas jusqu'au *bastion de la foi* elle-même qui ne ressentît l'attaque, et ces années 1890-1910 virent se dérouler *la crise moderniste,* expérience passionnante entre toutes.

Elle révéla l'impact des attaques révolutionnaires contre la religion auprès des intellectuels catholiques tant sur le plan des thèmes choisis que sur celui du pourcentage des gens concernés, un tiers du clergé, dit-on, et notamment le jeune clergé. Elle montra également la résistance du corps catholique et, en même temps qu'un certain flottement de certains évêques, la détermination de Rome.

Paradoxalement, elle confirma aussi que la coupure entre le temporel et le spirituel était vécu en fait par la majorité des catholiques puisque ceux-ci acceptaient la révolution au plan social et économique, tandis qu'ils étaient encore heurtés par elle au plan religieux.

Pour la Révolution, la conclusion était claire : la subversion religieuse restait à faire, et elle se ferait par le clergé.

La crise néo-moderniste contemporaine a conduit les catholiques lucides à se pencher sur la crise du début du siècle et à rouvrir un dossier un peu trop vite fermé : Saint Pie X avait parlé, les modernistes avaient disparu, n'en parlons plus. En réalité, il n'en était rien : nous l'avons déjà dit plus haut, le plus grand nombre des modernistes n'ont pas bougé d'un pouce, se contentant de mettre une sourdine à leur action pendant quelques années, sans oublier de liquider leurs adversaires dès la mort du Pape de Pascendi.

Mais notre vrai problème ne se situe pas ici. Beaucoup *plus important* que les péripéties *est le sens de la crise moderniste par rapport au corps catholique ;* vue sous cet angle, il ne s'agit certes pas d'un simple rhume des foins, mais bien du point d'arrivée d'une évolution de plusieurs siècles, d'une incubation de plusieurs siècles d'idéalisme et de subjectivisme et de deux siècles d'attaques lourdes contre les fondements de la foi catholique.

En cette fin du XIXe siècle, c'est le caractère objectif de la foi catholique qui est battu en brèche, à la fois nié par le matérialisme et le scientisme, relativisé par l'histoire des religions et l'intrusion des spiritualités orientales, et affaibli dans la conscience des fidèles par des décennies de sentimentalisme et d'individualisme.

S'appliquent à nouveau ici les remarques faites plus haut à propos de la société en général.

Dans un corps ecclésial en pleine dérive, les niveaux personnels peuvent être très divers, il n'en reste pas moins que les plus significatifs, et donc les plus intéressants pour l'étude, sont ceux qui sont arrivés avant d'autres au bout de l'évolution commune.

(Car si *la crise moderniste a été un point d'arrivée,* elle a
) constitué *aussi un point de départ* pour une nouvelle étape, celle de
(l'extension de la subversion à tous les fidèles.

A l'orée du XXe siècle, il est certain que la Révolution s'est imposée, d'autant plus aisément que la hiérarchie catholique a accepté de s'y rallier. Non seulement elle a imposé à tous ses formes et ses structures politiques, mais elle a réussi à reléguer la foi catholique dans le domaine des opinions privées, que ce soit en matière de conception, d'explication du monde, ou en matière de normes pour l'action morale et sociale.

C'est à ce niveau que se situe la *véritable victoire de la Révolution, et il* est bien évident que ces transformations n'ont pas attendu le début du XXe siècle pour *commencer ni même* pour atteindre un niveau inquiétant. Apparue il y a environ trois siècles chez quelques intellectuels et gens du monde, les sceptiques et les libertins, devenue officielle il y a deux siècles par la Révolution, l'attitude révolutionnaire a commencé sa percée dans la masse catholique il y a un siècle, et la crise moderniste en est le signe irréfutable.

Depuis 1914-18, elle s'est développée à grande vitesse parmi les baptisés, culminant dans la "drôle de guerre"... et l'après-guerre que l'on connaît, et laissant le champ libre pour la vague de matérialisme forcené qui déferle depuis une trentaine d'années.

++++++++++++++

Selon une règle à peu près systématique, pendant que ce mouvement se développait, un autre se préparait, plaçant ses premiers pions et entrecroisant ses réalisations avec celles du précédent.

Alors que sa *phase matérialiste* triomphait, et dans son triomphe même trouvait les causes de sa ruine, la Révolution préparait et mettait en place sa *phase spiritualiste.*

Là également les germes sont anciens, au niveau des minorités, mais l'extension au public a commencé il y a environ un siècle avec un début "d'exotérisation" dans l'entre-deux guerres. Ce mouvement s'est acceléré avant 1939 avec la propagande pour l'hindouisme et les essais de rapprochements de la Franc-Maçonnerie avec l'Eglise.

C'est surtout depuis une vingtaine d'années que s'est amorcée la phase décisive, avec cette vaste propagande pour le retour à la nature et la formidable extension des arts martiaux et du yoga (4), du Zen aujourd'hui et ses nombreux monastères en Europe et en France même, de la pensée et des méthodes orientales en général, tant hindoues que chinoises et japonaises.

A des masses longuement et savamment déchristianisées dans leur intelligence et dans leur vie pratique, et que la "civilisation moderne", autrement dite matérialiste et révolutionnaire, a conduit dans une impasse, *la Révolution* a l'habileté de proposer une *solution de rechange spiritualiste* qui a déjà conquis une partie des élites.

(4) Quelques exemples parmi d'autres - La Fédération française de Judo est l'organisme sportif qui comprend le plus grand nombre de licenciés et parmi eux beaucoup de jeunes - Dans une ville comme Lyon, il y a plus de centres de Yoga que de lieux de culte catholique, et ces centres sont souvent installés dans des structures officielles telles que Maisons de Jeunes, Centres sociaux, où ils se trouvent à la portée du grand public - Enfin, on ne compte plus le nombre de maisons religieuses généralement de contemplatifs, où le Yoga et le Zen sont pratiqués comme ascèse régulière.

Cette manoeuvre réussit d'autant plus facilement que ce néo-spiritualisme s'offre sous divers visages de nature à satisfaire les différents goûts, depuis le hippy barbu et crasseux, adepte de la drogue et du "flower power", jusqu'au jeune universitaire à la nuque rasée fervent du "Grece" et des rituels solsticiaux, en passant par les Moonistes et les guénonniens de toutes sortes.

Evidemment pour le succès d'une telle entreprise, il était indispensable que *la vraie religion disparaisse ;* c'est à quoi se sont attelés nos hiérarques *depuis le Concile Vatican II :* sous couleur de réformes, le Concile a eu pour mission de légaliser la Révolution, et de préparer la disparition de tout ce qui "sentait" trop le catholicisme pour faciliter l'oecuménisme avec les "frères séparés".

Ce stade étant acquis, on a vu ensuite attaquer les dogmes que respectaient encore à peu près hérétiques et schismatiques ; c'est toute la doctrine chrétienne qui se trouve minée par en haut, c'est elle qui doit disparaître pour laisser la place à l'"oecuménisme planétaire", à *la religion mondiale athée !* Car tel est le but : la Révolution n'a rien contre la religion, elle a tout contre Dieu, elle est donc prête à accepter une religion sans Dieu, voilà même des siècles qu'elle s'efforce de la promouvoir et elle y est quasiment arrivée.

Christianisme et Révolution... A l'issue de ces premières approches, qui ne voit que c'est plutôt *"Christianisme OU Révolution"* qu'il faut écrire. L'opposition est totale, non pas accidentelle, mais substantielle et irréformable.

Les révolutionnaires le savent d'ailleurs très bien, tandis que beaucoup de chrétiens, la grande majorité aujourd'hui, hélas ! l'ignorent et se trouvent même dépourvus des moyens de le comprendre quand on le leur explique.

Tel est pourtant le devoir, et donc *la première urgence : curer les intelligences* pour permettre aux contrerévolutionnaires de penser réellement, non d'être soumis à des passions même qualifiées de nobles.

Comprendre la Révolution demande des connaissances, bien sûr, mais surtout un esprit libre : capable de décaper les apparences, de décoller les étiquettes, de creuser le réel malgré les attachements sentimentaux, capable aussi de maîtriser ses pulsions activistes, car au point où nous sommes arrivés les illusions ne sont plus de mise et le plus souvent l'action n'est qu'un piège au service de l'Adversaire.

Le succès ou la défaite de la Révolution, le triomphe ou l'échec du projet satanique, *tout cela est entre les mains de Dieu. Déjà,* dans la lutte entre les Anges, Satan a perdu une première fois. Puis, entre la croix du Golgotha et le tombeau de la Résurrection, il a perdu une deuxième fois.

Et maintenant, nous avons la promesse divine, plusieurs fois renouvelée, que, lorsqu'il se dressera à nouveau contre le Christ, lui, l'Antéchrist perdra pour la troisième et dernière fois : ce sera à l'instant ultime où la Révolution, ayant couvert la Terre et écrasé l'Eglise, croira tenir sa victoire définitive contre Dieu.

Reste le mystère du triomphe provisoire de la Révolution, mystère de l'échec apparent de l'Eglise. Dans la nuit qui s'étend, comme au soir du Vendredi Saint, quand le Maître est mort et les disciples dispersés, le Mal est vainqueur et se pare des dépouilles du Bien.

Seules nous appartiennent *la* lucidité *et l'Espérance.*

P. R.

NOTES DE GERANCE

CORRESPONDANTS ET COLLABORATEURS

Quelques-uns parmi nos abonnés se sont mis au travail et ont entrepris une collaboration intéressante qui revêt des formes diverses : envois de livres subversifs et d'enregistrements de causeries radiophoniques du même esprit, rédaction d'articles comme celui publié dans ce numéro 11 sur le Sacré-Coeur, études de fond sur la révolution dans l'art, sur l'évolution des sectes, sur le renouveau orientaliste, qui déboucheront un jour sur des articles dont tous nos lecteurs pourront profiter.

Notre travail progresserait plus vite si de nombreux abonnés voulaient bien se mettre à l'ouvrage en collaboration avec l'équipe initiale de la Société. N'hésitez pas à demander conseil, sans complexe inutile ...

DONS POUR LE LOCAL

Une quarantaine de nos amis ont entendu notre appel pour l'aménagement du nouveau local dont l'inauguration aura eu lieu lorsque ce Bulletin vous parviendra. Qu'ils en soient à nouveau très sincèrement remerciés. Si un nombre au moins égal de nouveaux donateurs pouvaient se manifester d'ici la fin de l'année nous serions partiellement soulagés du poids très lourd de ces travaux.

Mr P.C.	Rhône	100 F
Melle D.	Puy-de-Dôme	100 F
Mr et Me B.C.	Paris	100 F
R.P. B.	Aveyron	50 F
Mr de G.	Var	200 F
Mme M.M.	Rhône	200 F
Mr H.P.	Isère	100 F
Mr M.C.	Loiret	100 F
Melle G.C.	Gard	20 F
Mr l'Abbé M.	Isère	300 F
Mr L. de P.	Isère	150 F
Mr M.D.	Loire	50 F
Mr M.R.	Loire-Atlant.	130 F
Mr A.O.	Vosges	100 F
Mr P.D.	Bouches-du-RH.	160 F
Mr l'Abbé D.	Landes	100 F
Mr l'Abbé E.	Belgique	200 F
Mme B.	Maine-et-Loire	100 F
Mr S.F.	Corrèze	450 F
R.P. G.	Ile-et-Vilaine	80 F
Mr l'Abbé P.	Rhône	30 F
Mr Y.M.	Aube	100 F
Mr J.V.	Manche	100 F
Mr J.B.	Calvados	200 F
Mr R.S.	Belgique	130 F
Mr M.B.	Ardennes	500 F
Mr et Mme B.	Côte-d'Or	100 F
Mr de N.	Italie	10 F
Mr P.M.	Lot	20 F
Mr B.	Eure-et-Loire	150 F
Melle B.	Hte-Vienne	30 F
Mme M.Q.	Rhône	1 000 F
Mr G.Z.	Paris	50 F
Melle M.C.	Rhône	100 F
Mr L.	Maine-et-Loire	100 F
Mr J.Y.M.	Sarthe	100 F
Mr et Mme P.C.	Suisse	500 F
Mr P.T.	Morbihan	500 F
Melle M.F.C.	Rhône	100 F
Mr A.G.	Haut-Rhin	200 F
Mme M.V.	Ardèche	100 F
Mr H.S.	Isère	100 F

7010

AFFRANCHISSEMENT POSTAL

Comme prévu le prix de l'affranchissement vient d'être augmenté et de passer de 5,80 F à 6,30 F par bulletin, pesant un peu plus encore sur notre prix de revient. Que ceux qui le peuvent n'oublient pas de regonfler le fond de soutien indispensable pour l'équilibre financier !.

N°d'inscription S/4 80
Dépôt Légal 2ème Tr.83
Imprimé par nos soins
ISSN 0247-3607